

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

ALLOCATION DU SAINT PÈRE

LES FÊTES DE LOUVAIN :

Discours de S. E. le Nonce, de Mgr le Recteur, de M. V. van der Essen, de M. Joseph Bédier, de Mgr Schrynen, de S. E. le Cardinal Légit. — Mgr Schyrgens : A Louvain, les 28 et 29 juin.

Dans le van du Vanneur

Robert-Hugh Benson

Allocution du Saint Père

au Consistoire du 20 juin 1927

Avant de procéder à la nomination de nouveaux cardinaux et de nouveaux évêques — car c'est par un complet le Sacré-Collège et l'Ordre épiscopal que Nous vous avons convoqués — Nous désirons vous faire quelques communications, les unes de joies, les autres de tristesse. Étant Nos collaborateurs dans le ministère apostolique vous ne manquez, en effet, jamais de prendre part à nos peines et à nos consolations.

Ce fut une joie parfaite que nous valut la récente célébration du troisième centenaire du Collège d'Urbain VIII (1). Nous avons voulu être le premier à fêter ce centenaire en célébrant une messe solennelle dans la basilique vaticane, dans ce temple dont l'ampleur et la magnificence convient si merveilleusement à la majesté particulière des cérémonies pontificales. Il fallait qu'eût lieu une de ces grandes cérémonies auprès du tombeau des Princes des Apôtres, sous le patronage desquels Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Urbain VIII, voulut, dès l'origine, placer le Collège qu'il venait de fonder. Il était juste également de rendre grâce à Dieu, par le conseil salutaire de qui il a été permis à l'Eglise durant cet espace de trois cents ans d'envoyer de Rome aux régions païennes un si grand nombre d'apôtres pour le progrès de la foi chrétienne et de la civilisation. Et Nous avons aimé manifester notre gratitude aux élèves, actuels ou anciens, du Collège de la Propagande, qui étaient venus de toutes parts pour la célébration du centenaire, car ils reproduisent si bien les vertus et le zèle apostolique de leurs prédécesseurs, que les fruits sont abondants qu'ont déjà produits leurs travaux et qu'on peut en espérer dans la suite.

Cette ardente volonté de répandre la vérité évangélique, Nous l'avons entendu exprimer et chanter et résonner sous le ciel lorsque des élèves du Collège urbanien — plusieurs d'entre Vous, Vénérables Frères, assistaient à cette commémoration — célébrèrent en Notre présence, chacun dans leur langue, l'événement séculaire et les bienfaits qui en sont résultés. En écoutant ces discours, qui Nous causèrent plus de joies que ne peuvent l'imaginer des étrangers à nos préoccupations, Nous étions rempli de la pensée et plus encore par le sentiment véhément de cette paternité universelle que Dieu Nous a conférée, et Nous voyions en esprit toutes les nations dont sont originaires ces jeunes gens venus à Rome pour recevoir leur formation sacerdotale et apostolique au pied de la chaire de Pierre et qui exaltaient dans la variété de leurs idiomes et de leurs façons de sentir et de s'exprimer la charité et les vues éclairées des Pontifes romains et qui semblaient

pressentir les joies de leur ministère futur parmi leurs concitoyens.

Oui, ces considérations remplissaient Notre cœur d'une joie très vive, mais d'autres objets s'offraient d'ailleurs à notre esprit qui sont bien faits pour obscurcir d'un nuage de tristesse l'âme du Père commun des fidèles.

* * *

Dans des régions immenses de la Chine, bouleversées et déchirées par la guerre civile, règnent l'horreur, la dévastation et le deuil. Nos missionnaires, nos religieuses, leurs maisons, les orphelinats ont été en butte à la barbarie; jusqu'à l'incendie, jusqu'au massacre. Nous sommes persuadé que le peuple chinois, de sa nature généreuse et partisan de l'ordre et de la paix n'admettrait pas et ne tolérerait pas ces violences si des germes de discorde et de bouleversement social ne lui avaient été apportés de l'étranger. Les Chinois n'ignorent pas, en effet, Notre grande affection pour eux. Et s'ils se sont glorifiés et réjouis de ce que Nous leur avons donné et avons voulu sacrer Nous-même près du tombeau des Apôtres six évêques indigènes, qu'ils sachent que Nous désirons leur donner, chaque fois que Nous le pourrions, des preuves plus significatives encore de l'estime et de l'amour que Nous portons à leur antique nation. Ah! plutôt à Dieu que Nous puissions contribuer à l'apaisement des troubles autrement que par les prières que Nous adressons et que Nous ne cessons pas d'adresser à Dieu. Et maintenant, Nous voulons faire publiquement l'éloge des missionnaires et des fidèles qui, parmi ces terribles bouleversements de la Chine sont restés, forts et généreux, à leur devoir.

Notre pensée attristée se tournait également et se tourne à cet instant vers une autre nation qui, en luttant pour la liberté chrétienne, est tout ensanglantée. Le témoignage que rendent au divin Fondateur de l'Eglise l'Episcopat, le clergé et le peuple mexicain, ce n'est pas assez de la qualifier d'illustre, il faut le placer parmi les fastes les plus glorieux et éternellement mémorables de l'histoire de l'Eglise. Aux Evêques exilés ou déportés et qui ne désireraient qu'une chose, être parmi leur peuple, le consoler, mourir pour lui, Nous exprimons à nouveau, devant cette haute assemblée, Nos félicitations et Notre affection. On a pu les arracher de leurs sièges épiscopaux, mais personne ne les arrachera de notre cœur, personne n'empêchera leur peuple de les suivre et de les accompagner de ses regrets et de ses larmes. En outre,

**B

(1) Collège de la Propagande.

tous les peuples chrétiens et tous les peuples civilisés les honorent de leur admiration et de leur compassion. Et Nous voulons signaler ici les Evêques des Etats-Unis qui ne cessent de défendre la cause de l'Eglise mexicaine et de secourir la misère de leur collègues persécutés.

Cette barbarie recrudescente que nous voyons se produire de-ci de-là et cette lutte contre le catholicisme, l'une et l'autre bien opposées à la véritable civilisation, ne faut-il pas les attribuer, comme Nous l'avons enseigné dès le début de Notre Pontificat, à ces doctrines contagieuses qui se répandent secrètement et publiquement, sans que les gouvernements y opposent pour ainsi dire la moindre défense, poison mortel qui s'insinue dans les veines de la Cité et qui en ruine la santé et la prospérité. Il importe donc souverainement, et Nous y exhortons avec insistance, que les Evêques et les prêtres et les fidèles implorant avec Nous la Miséricorde divine pour les peuples si éprouvés afin que la lumière de la paix religieuse et de la liberté luise enfin sur eux.

* *

Venons-en aux affaires religieuses de France, dont vous a déjà entretenus, Vénérables Frères, Notre précédente allocution consistoriale. La pensée nous est venue récemment d'écrire sur cette question avec de plus amples développements aux Evêques, au clergé et aux fidèles de cette nation qui nous est très chère. Et un tel dessein ne pouvait qu'être affermi dans notre volonté par la Déclaration que publia l'Episcopat français et par la lettre qu'il Nous écrivit en même temps. Lettre et déclaration très opportune et qui nous causa une joie très vive comme Nous l'avons immédiatement exprimé à leurs auteurs. Mais la considération attentive et aimante du cours des événements et la lecture de tous les imprimés et de tous les écrits qui Nous parviennent continuellement, Nous ont décidé à retarder l'exécution de Notre projet.

Nous ne voulons cependant pas laisser passer une occasion aussi favorable que votre noble assemblée de vous faire part et de Nos consolations et de Nos peines à ce sujet. Consolations qui nous viennent de ces fils français, surtout parmi la jeunesse, qui, individuellement ou collectivement, par eux-mêmes ou par la voix de leurs Evêques, ne cessent de témoigner et de leur docilité à Notre enseignement et à nos directives et de leur gratitude à Notre égard. Nous aimons à leur dire de nouveau Notre approbation et Notre reconnaissance. Mais nous sommes affligés de ce que, pour Nous servir des paroles de l'Apôtre, il ne manque pas — bien qu'ils ne soient pas tellement nombreux — « d'insoumis, de faux maîtres et de séducteurs... qui enseignent à tort... et qu'il faut, au dire du même Apôtre, réfuter. » Si Nous omettions de Nous prononcer sur leur doctrine et sur leur manière d'agir, Nous favoriserions leurs erreurs pernicieuses — ainsi que l'ont déclaré les Evêques français — leurs faux enseignements, leurs fausses doctrines et leurs séductions, et Nous les confirmerions dans leur rébellion et leur obstination. Car il n'y a pas de paix solide ni de tranquillité en dehors de la vérité et de l'ordre, sous la conduite et sous l'influence de la charité.

Or, tout ce qu'à diverses reprises, Nous avons déjà déclaré. Nous le confirmons aujourd'hui sans y rien changer. Ainsi, quiconque s'amendera vraiment et se proposera sincèrement de réparer le scandale, désormais trop prolongé du détestable exemple donné à l'Eglise entière et à l'Eglise de France, en particulier, qu'il sache que Nous sommes tout prêt à le recevoir et l'embrasser avec bonté et charité paternelle. La miséricorde divine, qu'implore chaque jour Nos supplications, Nous accordera, Nous l'espérons vivement, que tous rentrent bientôt en eux-mêmes et reviendront à leur Père commun. Et, vraiment, on ne peut croire l'affliction intime qui Nous pénètre, lorsque la pensée se présente à Notre esprit que, fût-ce à un seul de ces fils toujours aimés, qui se sont éloignés de leur devoir, Nous pourrions Nous trouver obligé à appliquer ce que, dans les premiers temps de l'Eglise — car il ne manque jamais à cette sainte Mère quelque sujet de douleur de la part de ses fils, — l'apôtre de la charité, saint Jean, dut exprimer en ces termes : *Ils nous ont quittés, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient certainement restés avec nous; mais ils nous ont quittés, afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres.*

Mais Nous déplorons surtout le sort de ceux — s'il y en a, comme on Nous l'assure, bien que la chose Nous semble jusqu'ici quasi incroyable — de ceux qui, étant aveugles, se font les guides des autres aveugles. Pour ceux-là, il sera mieux de rappeler à leur souvenir la parole du Seigneur, qu'ils semblent avoir tout à fait oubliée : *Malheur à vous, guides aveugles!... Est-ce que l'aveugle peut conduire un aveugle? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse?* Dans la fosse, c'est-à-dire dans l'erreur et dans la discorde, parce qu'ils résistent à l'ordre établi par Dieu, qui, dans la chaire de l'unité, a placé la doctrine de la vérité, comme l'enseigne excellemment saint Augustin.

Et la cécité des uns et des autres, de ces guides, disons-Nous, et de ceux qui les suivent, apparaît déjà trop manifeste en ceci : qu'ils se dressent en vérité contre celui-là même qui est le Père et le Maître de tous les fidèles, tout en professant, en paroles, qu'ils reconnaissent et respectent son autorité.

Ils disent, en effet, que dans l'affaire en question Nous ignorons la réalité des faits, que Nous sommes mal informé ou que Nous avons été trompé, moyennant de louches machinations ou de faux documents, par nos ministres — dont Nous ne voulons point omettre de louer très hautement ici la fidélité, — ils disent encore que par esprit de parti Nous travaillons à la restauration d'un Empire, ou bien qu'entraîné par Notre affection pour telle ou telle nation Nous dépassons les limites de Notre autorité, et que Nous commandons des choses contraires au patriotisme.

De pareilles allégations souverainement injurieuses pour Nous ne sont pas seulement contraires à Nos déclarations répétées et formelles et à la plus évidente vérité; elles touchent à la démenace. A ces fils indociles, Nous n'hésitons pas à adresser l'avertissement de l'Apôtre : *Il m'importe très peu d'être jugé par vous ou par n'importe quel jugement humain; je ne me juge même pas moi-même... mon juge, c'est le Seigneur.*

Mais il Nous plaît de clore le pénible sujet par les paroles solennelles et très graves paroles, par lesquelles Notre saint Ambroise et saint Cyprien, évêque et martyr, mettent en relief l'unité de l'Eglise, non seulement celle qui regarde les dogmes de la foi, mais celle aussi qui réside dans l'autorité et l'obéissance. Le mot de saint Ambroise est, en effet, connu de tous : *Où est Pierre, là est l'Eglise; là où est l'Eglise, il n'y a pas la mort, mais la vie éternelle.* Mais pour ce qui concerne justement la vie éternelle, saint Cyprien avait déjà déclaré : *Il n'arrivera pas aux récompenses du Christ, celui qui a abandonné l'Eglise du Christ. Il est étranger, il est profane, il est ennemi. Il ne peut avoir Dieu pour Père, celui qui n'a pas l'Eglise pour mère.* Et encore, un peu auparavant : *« Celui qui ne garde pas cette unité de l'Eglise, comment peut-il croire qu'il garde la foi? Celui qui s'oppose et résiste à l'Eglise, comment peut-il imaginer qu'il reste dans l'Eglise?... Et cette unité, Nous devons la conserver fermement et la revendiquer. Nous surtout, évêques, qui sommes préposés à l'Eglise, afin de démontrer aussi que l'episcopat est lui-même un et sans division.*

Nous ne pouvions omettre ces derniers mots, parce qu'ils semblent avoir été écrits, en quelque sorte, à la louange de nos vénérables Frères, les évêques de France, des évêques, disons-Nous, qui, pour reproduire ici les expressions du pasteur et de l'évêque de nos âmes, ont persévéré dans Nos tribulations.

A ces enseignements des Pères et à d'autres semblables, s'est conformé d'une façon merveilleuse, durant tout le cours de sa vie pastorale, le vénérable Alain de Solminihac, évêque de Cahors, dont les vertus héroïques ont fait l'objet du décret que Nous avons promulgué hier, et c'est, Nous le croyons, par une spéciale disposition de la Providence, que sa très belle cause, après être restée dans l'ombre durant un si long temps, ait été justement reprise maintenant avec un si heureux succès; ainsi resplendit aujourd'hui, dans la lumière du monde catholique, l'exemple éblouissant de cet évêque de France qui a, sans doute, brillé dans tous les genres de vertu, mais qui s'est signalé d'une façon si éclatante par son obéissance et son filial attachement au Siège apostolique et au Vicaire de Jésus-Christ.

Cinq siècles d'histoire

A LA GLOIRE DE NOTRE ILLUSTRE UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

Les discours aux fêtes de Louvain

Son Excellence Monseigneur MICARA

Nonce apostolique

Il y a cinq siècles, le pape Martin V, par un geste de Son autorité pontificale, créait ici le foyer de science chrétienne et de labeur tenace qui fut depuis, à toutes les heures de son histoire, l'orgueil légitime et la lumière spirituelle des pays de Belgique. Sur le berceau de l'Université de Louvain, c'est la bénédiction du Pape qui descendait.

Et à travers ces cinq siècles d'existence, l'Université de Louvain n'a pas cessé de voir le Saint-Siège lui témoigner l'intérêt le plus vif et faire reposer sur elle une large part de ses espoirs les plus chers.

Aujourd'hui, c'est encore le Saint-Père qui veut être présent de façon toute spéciale, à ces fêtes uniques en la personne de Celui des Membres du Sacré-Collège qui touche de plus près à la célèbre Université. Il a choisi l'Éminent Archevêque de Malines, ancien élève et professeur de Louvain, dont la récente promotion à la pourpre romaine, venant à point nommé pour rehausser encore la splendeur de ce glorieux anniversaire, a été saluée par des témoignages unanimes de respectueuse et d'ardente sympathie. Le nouveau Cardinal sera, il est déjà, pour l'Université de Louvain, le digne successeur du grand cardinal Mercier; et c'est tout dire en un seul mot.

Représentant du Saint-Siège en Belgique, je considère comme un honneur insigne et une joie profonde d'introduire auprès de cette auguste et noble assemblée Celui qui remplace le Souverain Pontifé en ces fêtes solennelles. Solennelles, à cause de la date qu'elles évoquent, solennelles par la présence des Personnes Augustes qui y apportent, Sire, Madame, avec l'incomparable honneur de Leur majesté souveraine, l'éclat de Leurs admirables vertus, et la grâce insigne de leur bienveillante sympathie.

Le pape Martin V, en fondant l'Université de Louvain, disait, dans la Bulle *Sapientiae inmarcessibilis*, que le but même de cette institution devait être d'exercer dans la discipline, dans la sagesse et l'étude, des hommes capables de devenir meilleurs pour eux et pour autrui « *sibi et aliis meliores* ».

Ce programme a été pleinement réalisé. Les Belges ont su faire de l'Université de Louvain l'admirable institution de lumière et de progrès, de culture et de pitié, qui, depuis plus de cinq siècles, répand ses bienfaits.

L'Épiscopat belge a fait, Messieurs, pour le Christ, pour la

civilisation chrétienne et pour la noble Belgique, une œuvre magnifique lorsqu'au lendemain de l'indépendance reconquise, il a décidé de reprendre, ici-même, la besogne jadis commencée sous l'impulsion de Martin V et continuée intrépidement, grâce au dévouement et à la générosité des catholiques belges.

L'Université de Louvain n'a pas déçu les espoirs qu'on avait mis en elle. Les témoignages d'universelle sympathie, qu'elle recueille aujourd'hui du monde entier, en sont la preuve manifeste.

Qu'elle n'ait pas déçu les espérances du Saint-Siège, c'est ce que prouve le document pontifical dont j'ai l'honneur de donner lecture :

A Notre Cher Fils Joseph E. Van Roey, Cardinal Prêtre de la Sainte Église Romaine, Archevêque de Malines.

PIE XI, PAPE.

NOTRE CHER FILS,

Salut et bénédiction apostolique.

« Au moment où allait se terminer le cinquième siècle d'existence de l'Université de Louvain, le Recteur Magnifique, Paulin Ladeuze, et les autres membres du Sénat Académique prirent, à juste titre, l'initiative de s'adresser tout d'abord à ce Siège apostolique en souvenir affectueux de reconnaissance. Eux-mêmes le disaient très bien dans la lettre qu'ils nous adressèrent et qui nous fut très agréable : les Souverains-Pontifes ont de tout temps et dans tout l'univers fondé des institutions de ce genre qui sont parvenues à la célébrité, mais ils se sont plu à entourer d'un amour vraiment paternel la grande Université de Louvain.

« Elles étaient vraiment de bon augure ces paroles que Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Martin V, érigeant l'Université de Louvain à la demande de Jean IV, duc de Brabant, inscrivit dans la Bulle intitulée *Sapientiae inmarcessibilis* : « les études étendent le royaume de Dieu et propagent la Foi, elles donnent à l'Église militante des chefs qui gouvernent l'Église et l'État pour le grand bien des âmes, elles raffermissent partout la paix et la tranquillité et enfin, elles augmentent la prospérité de toutes les classes de la Société. »

« Tout cela les Docteurs de Louvain se le sont proposé comme le but de leurs travaux de tout leur pouvoir : ils se sont efforcés durant ces longs siècles de poursuivre ces idéals et de les réaliser. Ils l'ont fait avant tout en enseignant scrupuleusement la saine doctrine et en réfutant vigoureusement les erreurs. Cela est si

vrai que le pape Léon X pouvait dire dans sa bulle *Exsurge* que la réfutation des nouvelles doctrines rédigée par les Maîtres de Louvain était aussi érudite que vraie et définitive.

» Vraiment, Louvain a bien mérité de l'Eglise, de la civilisation, de la Patrie. Nous pouvons, en effet, par dessus tout donner à l'Université deux titres de gloire. Toujours elle a été catholique, toujours, elle l'est restée malgré les vicissitudes des temps et des choses. Ensuite elle est complète : elle ne se compose pas de l'une ou l'autre Faculté seulement, mais réunit dans son sein toutes les Facultés. On y cultive toutes les sciences, des maîtres éminents y professent chacun dans sa branche, si bien que chaque année la jeunesse studieuse accourt de partout en foule à Louvain.

» Assurément, il est trop long de rappeler ici le souvenir de tous les hommes illustres qui ont rendu cette Institution célèbre par des travaux remarquables, des découvertes merveilleuses et des écrits de tout genre. Nous ne voulons en nommer qu'un seul : cet homme éminent et illustre entre tous, le cardinal Mercier, qui brillait naguère par ses vertus pastorales comme par son renom de science.

» Nous avons admiré, comme tout récemment encore se manifesta la grande bienveillance des peuples à l'égard de l'Université catholique. Sa célèbre bibliothèque avait été détruite de fond en comble tandis que sévissait la guerre dévastatrice, mais la munificence d'une foule de citoyens d'Amérique vous édifie un nouveau bâtiment et nombreux sont ceux qui, de partout, la pourvoient de nouveaux livres : Nous nous réjouissons d'être de leur nombre.

» Oui, il est juste que vous célébriez par de grandes fêtes ces heureux événements auxquels participeront, à ce qu'on nous rapporte, les grandes Institutions scientifiques du monde entier. Comme Nos Prédécesseurs, Nous gardons pour l'Université de Louvain un sentiment d'affection toute spéciale et Nous désirons vivement que ces fêtes se célèbrent avec tout l'éclat possible, comme si Nous-même étions présent.

» C'est pourquoi, Notre Cher Fils, Nous vous choisissons par ces lettres pour y assister en Notre Personne : vous présiderez en Notre nom et en vertu de Notre autorité ces solennités et toutes autres cérémonies. Nous ne doutons pas que l'éclat de vos vertus et la splendeur de la dignité cardinalice que Nous venons de vous conférer couronneront dignement ces fêtes.

» Nous faisons des vœux pour que sous les auspices de Marie, vénérée dès ses débuts par l'Université de Louvain comme le *Trône de la Sagesse*, et dont l'auguste image sera bientôt couronnée en Notre nom d'une couronne d'or, votre célèbre Institution d'Etudes supérieures parvienne à réaliser tous ses desirs. Tous Nous sommes persuadés que la prospérité de l'Université de Louvain est très intimement liée au bien de l'Eglise et de l'Etat.

» Afin d'ajouter plus de splendeur encore aux solennités jubilaires, Nous vous autorisons de tout cœur à bénir en notre nom l'assistance et à leur accorder l'indulgence plénière des fautes, à gagner suivant les prescriptions de l'Eglise.

» Comme présage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance toute paternelle, Nous vous donnons avec effusion la Bénédiction apostolique, à vous, Notre Cher Fils, au Recteur Magnifique et à tous les membres du Sénat Académique, aux Docteurs et aux étudiants et à tous ceux qui assisteront aux solennités.

» Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le XXIV^e jour de juin de l'année MDCCCXXXVII, de Notre Pontificat le sixième.

» (s.) PIUS, PP. XI. »

Monseigneur LADEUZE

Recteur magnifique

Le 7 septembre dernier, a sonné la première heure du sixième siècle de notre Université.

En 1426, la ville de Louvain se trouvait ruinée à la suite de longs troubles civils et de l'émigration des ouvriers du drap qui en fut la conséquence. Et si, dans nos provinces, la lente évolution d'une même vie sociale dans la communauté des traditions, des intérêts et des aspirations tendait à son aboutissement naturel, l'unification politique, le Grand-Duc d'Occident avait à attendre, pendant plusieurs années encore, l'occasion de devenir, selon l'expression de notre Juste Lipse, le fondateur de la Belgique, *Conditor Belgii*.

La création dans le pays d'un centre de haute culture scientifique devait, en retenant la jeunesse sur place, en la soustrayant aux influences diverses de l'étranger, lui assurer une éducation commune et, par elle, la dernière préparation à l'indépendance nationale, laquelle a écrit M. Pirenne, va de pair avec l'indépendance des esprits. L'érection de la nouvelle Université à Louvain allait, dans les vues du magistrat de la ville, faire revivre l'ancienne capitale du Brabant.

Depuis cette date, que de bouleversements dans ces Pays-Bas du Sud, qu'on a appelés un microcosme entre le monde latin et le monde germanique ! Les guerres de religion les séparent violemment des provinces du Nord ; puis, pendant plus de deux siècles, passant de domination en domination, de la domination espagnole à la domination autrichienne, de celle-ci à la domination française, ils ne cessent point d'être, selon le mot d'un diplomate anglais, l'arène des armées de l'Europe moderne.

Au terme de tous ces bouleversements, l'*Alma Mater* de 1426 reste debout ! Elle se sent jeune encore, au moment de saluer, rassemblés autour d'elle pour fêter ses cinq cents ans, les héritiers de ceux qui l'ont appelée à l'existence et la foule des représentants de cent trente-cinq universités ou établissements d'enseignement supérieur et de cinquante-huit institutions scientifiques, accourus ici de vingt-quatre pays différents.

SIRE, MADAME,

Depuis le début de leur règne, Vos Majestés n'ont pas cessé d'entretenir dans leur peuple, par la parole et par l'action, le culte des grandeurs orales. Aux jours tragiques où se décidait le sort de la Patrie, Vous n'avez eu qu'à rester Vous-même pour faire très simplement les gestes sublimes par lesquels vous êtes entrés vivants dans l'histoire. En sauvant ainsi la Belgique, Vous avez sauvé l'*Alma Mater* louvaniste, qui ne serait plus elle-même si elle n'était plus belge. Et c'est à un double titre, Sire, qu'elle acclame en Vous le successeur du Duc de Brabant Jean IV, à qui revient la première initiative de sa fondation.

EMINENCE,

Au XV^e siècle, le décret d'érection d'une Université devait émaner d'une autorité assez puissante pour faire reconnaître partout les privilèges internationaux qui lui étaient accordés. Martin IV fut le vrai créateur de notre institution ! Après lui, les Souverains-Pontifes n'ont cessé de la tenir pour « la fille dévouée et fidèle de la Sainte-Eglise Romaine » ; c'est ainsi que Pie IV l'appela déjà en 1561. Or, les joies d'une fille dévouée pourraient-elles être complètes en l'absence de sa mère ? Que soit donc bénie Sa Sainteté Pie XI de daigner être présente à nos fêtes dans la personne de son Légat !

MESSIEURS,

Vous êtes venus des cinq parties du globe former en ce moment autour de nous une couronne de gloire. En vous souhaitant la bienvenue, nous prenons conscience, à vous voir ici réunis, d'être bien encore, comme en 1426, un *Studium Generale*.

Si je recherche, Messieurs, les raisons profondes de votre démarche actuelle, il me semble qu'il faut mettre en première ligne l'admiration que, d'instinct, nous vouons aux choses qui durent. L'homme est impuissant en ce monde, parce qu'il ne fait qu'y passer. Imparfait, limité de toute part, il lui faudrait du temps pour réaliser les possibilités qu'il porte en lui. Et le temps lui est si parcimonieusement mesuré ! La durée d'une œuvre nous apparaît comme un triomphe sur la caducité humaine. Elle assure

à cette œuvre un caractère de grandeur qui la relève aux yeux de ceux qui s'y dévouent!

Quand l'œuvre qui dure est consacrée au culte de la science, elle est de plus, pour le savant, le symbole de la continuité des aspirations de l'humanité à la possession toujours plus complète du vrai. En elle, il salue avec émotion la mémoire de ceux qui ont posé les premières assises de l'édifice dont lui-même poursuit la construction, et, mieux que cela encore, la réalisation permanente d'une condition éminemment favorable à cet ouvrage, puisque, comme l'a dit Bourget, « la durée suppose la plus sacrée des collaborations, celle des morts et celle des vivants, et, chez ces vivants, le respect de l'héritage qu'ils ont reçu et qu'ils ont à transmettre à ceux qui viendront. »

* * *

Que cette condition se soit vérifiée dans l'histoire de notre Université jubilaire et que les Louvanistes de 1927 doivent trouver un puissant stimulant dans leur solidarité avec un passé cinq fois séculaire et leur communion avec les glorieux ancêtres dont ils gardent l'esprit, il faudrait, pour le montrer, un exposé que, victimes une fois de plus du temps, nous ne pouvons songer à faire au cours de cette séance.

Je ne puis pas vous redire, en ce moment, ni le rôle de premier plan joué par la Faculté de Théologie dès le XV^e siècle et surtout dans la controverse avec Luther qui reconnaissait dans un de ses maîtres, Latomus, son plus puissant adversaire; ni l'influence exercée par la Faculté des Arts sur la propagation de l'humanisme et la renaissance de la critique littéraire, aux temps où Erasme, de sa chambre du Collège du Lys, gouvernait le monde savant et où Juste Lipse attirait les princes au pied de sa chaire; ni les origines de l'École belge de droit, qui créa ici, sous la direction de Mudaens, un mouvement d'idées juridiques analogue à celui de Cujas en France, avant que l'action de celui-ci fut arrivée à la notoriété, et qui brilla surtout au XVII^e siècle dans un grand œuvre de la coordination du droit national; ni l'éclat jeté durant ce même XVII^e siècle et encore au XVIII^e, dans la Faculté de Médecine que Vésale illustra déjà vers les années 1530; ni les mérites de tant de travailleurs dans le domaine des sciences exactes, depuis Adrien Romanus, un des inventeurs de l'algèbre moderne, jusqu'à Minckelers qui découvrit, dans les dernières années de l'Ancien Régime, les propriétés du gaz de houille.

Mais, puisque la durée de l'action scientifique de l'*Alma Mater* retient en particulier aujourd'hui votre attention, qu'il me soit permis, Messieurs, pour vous la faire apparaître plus merveilleuse, de vous rappeler les périls auxquels fut exposée sa longévité et que de nouvelles recherches dans ses archives viennent seulement de mettre en lumière.

La première moitié du XVI^e siècle est l'âge d'or de l'Université de Louvain. Elle ne cède le pas à aucune autre, écrit Erasme, si ce n'est à celle de Paris! Au dernier quart de ce même siècle elle se voit menée au bord de l'abîme par la lutte politico-religieuse déchaînée par les Calvinistes contre l'Eglise catholique et Philippe II qui s'en était fait le défenseur.

Tandis que les troupes orangistes ou les soldats français du duc d'Alençon rançonnent les environs de Louvain et tentent des coups de main répétés contre la Ville, la garnison espagnole qui y est hébergée depuis 1578, toujours mal payée et toujours mutinée, moleste et dépouille les habitants, incendie les Collèges, rend la vie d'étude impossible. Bientôt les pédagogies se ferment; les salles de cours sont désertes; les finances de l'Université épuisées et ses professeurs réduits à la misère. En 1583, l'*Alma Mater* délibère sur sa dissolution!

Le gouvernement réparateur des archiducs Albert et Isabelle lui rendit la sécurité et une part de sa splendeur. Durant les vingt premières années du XVII^e siècle, l'humanisme et les études de droit refleurissent. Juste Lipse donne le chiffre, exagéré peut-être, de 7 à 8,000 étudiants. Mais à peine nos provinces sont-elles rentrées sous l'obédience directe des monarques espagnols, que les épreuves recommencent. De 1684 à 1715, c'est à nouveau une crise mortelle! Pendant les luttes soutenues par la Ligue d'Ausbourg contre la France et pendant la guerre de la succession d'Espagne, le fracas des armes domine à Louvain; les locaux universitaires sont transformés en casernes; la vie intellectuelle s'éteint. A la fin du XVII^e siècle, le Studium Lovanien est réduit à des conditions aussi lamentables que cent ans auparavant.

Le salut vient avec la politique énergique des Habsbourg

d'Autriche, à partir de 1713. Mais le Sauveur ne tarda pas à profiter de la décadence de l'institution, décadence générale dans les universités du XVIII^e siècle, pour se transformer en oppresseur. L'opposition de l'*Alma Mater* à ses tendances centralisatrices et fébronniennes va s'accroissant. Elle est encore vraiment belle dans cette lutte! Sous Joseph II, c'est la persécution! L'Empereur sacristain en vient à ordonner le transfert des Facultés louvanistes à Bruxelles « sous l'œil vigilant du Gouvernement! »

La Révolution brabançonne les ramène à Louvain en 1790. Et, depuis cinq ans, l'Université respirait dans l'usage de ses privilèges reconquis, lorsque soudain les armées de la Révolution française envahirent les Pays-Bas autrichiens. En octobre 1793, une ordonnance de l'administration du département de la Dyle supprimait brutalement l'institution coupable de se refuser à brûler ce qu'elle adorait!

Voilà ses bâtiments exposés en vente publique ou transformés en succursales de l'Hôtel des Invalides, son recteur déporté à Cayenne, ses maîtres dispersés! Mais, dans la tourmente, ceux-ci ne se rendent point. Ils prétendent constituer toujours le vieux corps universitaire. Le foyer est éteint; ils le rallumeront au premier jour! Dès 1810, on les entend plaider la cause de l'*Alma Mater* auprès de Napoléon, par la bouche de Mgr de Broglie, évêque de Gand. Lors de l'effondrement de l'Empire, par un acte signé ici-même, le 27 mai 1814, ils donnent procuration à deux d'entre eux, afin, disent-ils, « de faire tous les devoirs requis pour obtenir main levée de tout obstacle qui pourrait empêcher ou retarder le libre exercice de l'enseignement dans la dite université, conformément à sa constitution, ses droits et ses privilèges ». Ce n'est pas pour une morte, mais pour une victime dépouillée qu'ils parlent! Les démarches se multiplient auprès des gouverneurs généraux du pays, de l'Empereur François II et de Metternich; du Pape et de son légat à Vienne, des plénipotentiaires du Congrès et, au lendemain de celui-ci, auprès de Guillaume I^{er}, prince-souverain du Royaume-Uni des Pays-Bas. Peine perdue! En 1816, ce ne fut pas le vieux corps brabançon, à caractère mi-ecclésiastique, qui fut rétabli à Louvain; on y créa une université d'Etat dans laquelle les fils de celle qui avait toujours été, même après la visite de 1617, un Etat dans l'Etat, ne retrouvaient ni l'esprit ni la figure de leur mère. Il ne restait plus qu'à ne pas laisser mourir leur idéal, et ils y réussirent. Dès que, au lendemain de la Révolution de 1830, la liberté d'enseignement fut proclamée dans la Constitution belge, de tous les points du pays se firent entendre des appels à l'ouverture d'une Université libre et catholique et, dès le premier jour c'est à Louvain, dans son siège traditionnel, qu'on la veut! Si, en 1834, les évêques belges se décident à l'inaugurer à Malines, à cause de la présence à Louvain des Facultés de l'Etat, il est formellement déclaré que cet établissement n'est que provisoire. L'année suivante, l'obstacle écarté disparu, le transfert se fait aussitôt de Malines à Louvain. La vieille *Alma Mater*, cette fois, rouvra ses portes; elle n'avait été que fermée par la force; et son premier recteur se mettait sans retard à en ressusciter l'une après l'autre toutes les traditions.

En 1835, notre Université se relève donc, Messieurs, fille de la liberté, sans aucune aide officielle, par une initiative énergique et puissante des catholiques belges. Libre, dégagée des entraves administratives, elle peut rapidement et avec souplesse s'adapter à toutes les exigences du développement intellectuel de notre peuple et répondre à tous les appels du progrès scientifique. Placée au confluent des courants intellectuels latin et germanique et, par la nature même de sa population qu'elle recrute également dans la partie flamande et la partie wallonne du pays, constamment mêlée à ces deux courants, elle peut devenir un foyer intense de vie d'étude où les méthodes se combinent dans un mélange original.

* * *

Après nonante-deux ans d'usage de cette liberté, sommes-nous autorisés à penser que nous avons répondu à notre vocation et porté dignement la gloire de nos ancêtres?

A cette question ce n'est pas à nous de répondre; il nous faut nous en référer à l'appréciation de juges désintéressés.

C'est le pays belge d'abord qui nous rend témoignage par la confiance que nous ont montrée les familles. Prenez les statistiques de l'enseignement supérieur en Belgique sous le régime de la loi qui, depuis 1891, régit cet enseignement. Elles s'étendent jusqu'à l'exercice 1924-1925. Vous y constaterez que, pendant ces vingt-neuf années, l'Université de Louvain a reçu 38 % des inscriptions prises par des étudiants belges dans l'ensemble des

universités du pays (soit 64,921 sur 171,260). Sa population qui était de 1,706 étudiants en 1881-92, s'est élevée à 3,412 en 1924-25. Pendant la période indiquée, elle a délivré 37,50 % des diplômes finals conférés dans le pays conformément aux programmes tracés par la loi (soit 6,701 sur 17,833), et elle a de plus conféré 2,497 diplômes selon les multiples programmes qu'elle a elle-même composés en dehors des cadres légaux. Depuis 1892, elle a fourni à la Belgique 38,9 % de ses docteurs en droit, 45,1 % de ses candidats notaires, 40,2 % de ses médecins, 37,9 % de ses pharmaciens, 43,4 % de ses docteurs en philosophie et lettres, 30,7 % de ses docteurs en sciences.

Du pays nous vient un second témoignage qui se rapporte exclusivement à l'intensité et à la valeur du travail scientifique fourni par l'*Alma Mater* : celui des jurys interuniversitaires ou constitués par le Gouvernement pour la collaboration des bourses de voyage. Pendant la période dont je viens de parler, 38 % des bourses réservées aux porteurs de diplômes légaux ont été conférées à des étudiants de notre Université (soit 146 sur 385). Sa part est beaucoup plus grande encore dans les bourses accordées aux porteurs de diplômes non prévus par la loi; celles-ci s'élèvent à 78,4 % (29 sur 37), et c'est une preuve éclatante de la fécondité des initiatives que lui a permises l'usage de la liberté!

Est-ce blesser la modestie, Messieurs les délégués des Universités étrangères, de trouver, dans votre présence ici, la confirmation des jugements de nos concitoyens par les institutions scientifiques qui vous ont envoyés à ces fêtes?

Or, Messieurs, si vous estimez notre Université digne de prendre place à côté des vôtres, dans le concert international des établissements d'enseignement supérieur, si, en parcourant ces jours-ci ses installations vous la trouvez complète et douée de plus d'une organisation originale, si le chantier sur lequel nous nous excusons de devoir vous introduire vous révèle sa volonté de se développer sans cesse, la reconnaissance nous oblige, en cette circonstance solennelle, à attirer ou à rappeler votre attention sur le fait que, telle qu'elle se présente à vous, l'*Alma Mater* de Louvain est tout entière l'œuvre de l'Episcopat belge. Privée depuis la Révolution française des revenus que les siècles lui avaient assurés, elle a dû, depuis plus de nonante ans, demander à la générosité des catholiques de ce pays, éclairée et provoquée par leurs Evêques, toutes les ressources nécessaires à son existence et à son évolution incessante. Par cet effort gigantesque dont vous voulez bien reconnaître aujourd'hui le succès, l'Eglise de Belgique assure à ses enfants le milieu qu'elle désire pour l'épanouissement simultané en eux de la science et de la Foi. Mais n'a-t-elle pas fait en même temps la preuve qu'on peut trouver dans la foi même les inspirations les plus puissantes pour appuyer et stimuler le zèle scientifique dans tous les domaines? En respirant pendant quelques jours l'atmosphère louvaniste, vous remarquerez, je crois, Messieurs, que c'est le mariage de l'esprit religieux à l'esprit scientifique qui seul explique l'abnégation dans le dévouement à l'œuvre commune et l'unité morale qui constituent vraiment les forces vives de notre institution.

* * *

Depuis sa réouverture en 1835, l'*Alma Mater* s'est donc efforcée à ne pas démeriter. Mais allait-elle, dans cette nouvelle phase de sa vie échapper aux destinées tragiques qui, une fois au moins par siècle, ont mis son existence en péril? 1914 a été l'année fatale du premier siècle de notre restauration! Après l'horreur de la nuit du 25 août, le commandant allemand de Louvain demandait à un de nos maîtres si l'Université était bien détruite tout entière. Détruite? Non, non! Seulement ensevelie dans un linceuil de cendres! Ce linceuil, par l'habitude des résurrections qu'elle a prises au cours des temps, elle le secouera dès le lendemain de la libération du pays! Ceux de ses anciens collègues que le sauvage incendie a anéantis ou ravagés, gardaient des restes précieux de son passé, mais ils avaient cessé de lui appartenir en 1797. De son Siège officiel, les anciennes Halles au Drap de 1317, et de toutes les richesses qu'elles renfermaient, il ne restait plus que des murs calcinés et des pignons se dressant vers le ciel comme deux grands bras décharnés. Mais ces murs sont les symboles de l'institution : on peut les dénuder, non les abattre. Le Gouvernement belge qui a adopté notre ville, charge un habile architecte de la restauration de ce monument public, et la générosité des Etats-Unis, dans un magnifique geste de solidarité, érige un palais pour abriter les livres que les Comités établis par l'Œuvre internationale de Louvain font affluer ici de partout, à côté de ceux que fournit

l'Allemagne en exécution de l'article 247 du Traité de Versailles. L'Université elle-même restaure ses bâtiments souillés et endommagés et se construit une nouvelle Ecole de commerce pour remplacer celle que les flammes ont dévorée. Bientôt la Providence qui veille sur elle, lui assure, au moment opportun, les ressources nécessaires pour se donner les nouvelles installations qu'appellent la multiplicité de ses étudiants et les progrès de la science. Voici surgir un Institut de physiologie, un Institut de chimie, un Institut d'anatomie pathologique! Quelques années après la tourmente, Louvain a retrouvé et accentué son cachet si original de ville universitaire où, dans tous les quartiers, les instituts modernes éparpillent leurs constructions, de style varié, à côté des vieux collèges qui, bâtis sur un modèle plus uniforme, portent les noms de personnages illustres, leurs fondateurs, et rappellent le caractère cosmopolite de l'institution; où le promoteur est sans cesse rappelé à l'idée du travail intellectuel par le visage de pierre de l'*Alma Mater* qui lui apparaît à chaque tournant de rue et par le souvenir de son histoire qui fourmillent partout; où prédomine la population studieuse; où, loin de l'agitation des grandes villes, l'attention se concentre sans peine sur l'étude dans l'intimité des relations intellectuelles qui s'entretiennent à l'aise.

Dans ce milieu qui est vraiment sien, après la tourmente du XX^e siècle, comme après celles du XVI^e, du XVII^e, du XVIII^e, l'Université développe à nouveau sa vie normale, forte de la protection divine que lui assure la Vierge, sa céleste Patronne, dont sera couronnée demain l'antique statue, forte de l'attachement et de l'amour de tout le peuple belge aux destinées nationales duquel elle est intimement mêlée depuis 500 ans, forte du dévouement filial de tous ses anciens étudiants.

Tandis qu'à ses milliers d'enfants que l'étroitesse de ses locaux ne lui permet pas de grouper autour d'elle, elle adresse en ce moment solennel son mater et salut, elle saisit avec empressement les mains que lui offrent les représentants de ses concitoyens de Belgique et tous les pays du monde civilisé, émue d'une profonde gratitude pour le réconfort que fraternellement elles lui apportent!

Ne vous semble-t-il Messieurs, qu'à ce geste, symbole des liens qui attachent les uns aux autres tous les membres de la société internationale des travailleurs de l'esprit, accourent s'unir, dans cette antique enceinte, appelées par l'objet même de la cérémonie les âmes de nos grands ancêtres, des Juste Lipse, des Vivès et des Erasme, des Vésale, des Verheyen, des Van Helmond et des Rega, des Gemma Frisius, des Adrien Romanus, des Dodoens et des Minckelers, des Mudaens, des Tulden, des Perez et des Zypaeus, des Landsheere, des de Harlez, des Cauchie, des Carnoy, des Louis Henry, des Van Beneden, des Vangehuchten, des Dumont, et, conduisant le chœur, de celui que vos yeux comme d'instinct cherchent encore dans nos rangs, le Cardinal Mercier?

Dans cette rencontre des gloires de son passé avec les délégués de tout le monde actuel de la science, l'Université de Louvain prend mieux conscience aujourd'hui de la grandeur de l'œuvre qu'elle poursuit avec vous, de sa perpétuité dans le temps, de son universalité dans l'espace. L'hommage que vous lui apportez, Messieurs, lui révèle la noblesse que lui assurent la longue durée et la gloire de ses aïeux. Mais à cette noblesse elle ne peut penser que pour se redire le vieil adage : « Noblesse oblige ».

M. le professeur VAN DER ESSEN

Secrétaire de l'Université

Après avoir salué, par la bouche de son Recteur magnifique, cette brillante assemblée de représentants des institutions scientifiques du monde entier, l'Université de Louvain devrait vous faire connaître les titres qui lui ont permis de vous engager à vous associer à son jubilé cinq fois centenaire. Mais comment vous donner ici, en quelques minutes, un rapport sur la vie d'une Université pendant cinq cents ans? Nous ne renonçons cependant pas à vous promener à travers notre histoire. Mais nous avons pensé que vous feriez plus facilement connaissance avec notre passé dans le silence de vos Bibliothèques, et que là vous examinerez plus aisément le volume intitulé *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*, que nous aurons l'honneur de déposer dans ces Bibliothèques en guise de mémorial de ces fêtes.

Qu'il soit seulement permis au secrétaire de l'Université de vous présenter en quelques mots ce mémorial, qu'il a été chargé de préparer et de publier, avec l'appui de quelques collègues et d'anciens élèves de l'*Alma Mater*.

L'histoire complète et définitive de l'Université de Louvain n'est pas encore écrite. Mais nous avons conservé les sources où l'on peut puiser les données de cette histoire. Leur singulière destinée fut cause qu'elles échappèrent, en grande partie, au désastre de 1914.

A l'époque de la Révolution française, Jean-François Van de Velde, dernier président du Collège du Saint-Esprit sous l'Ancien Régime, prit soin de faire mettre les archives de l'Université en sûreté à Rotterdam, puis à Brême, enfin à Altona dans le Schleswig-Holstein. En 1801, Van de Velde les fit revenir à Rotterdam et réussit à les déposer au Séminaire diocésain de Bois-le-Duc à Herlaer. Elles s'y trouvent encore aujourd'hui, à l'exception de quelques dossiers, constitués principalement par les archives de la Faculté de Théologie, que Van de Velde fit transporter à sa résidence de Beveren-Waes, en Flandre orientale, et que les héritiers confièrent, après sa mort, au Grand Séminaire de Gand.

Sept caisses étaient cependant restées, depuis 1801, à Rotterdam. En 1811, les autorités françaises en exigèrent la remise. Ce sont les documents gardés dans ces coffres qui constituent maintenant, pour la plus grande part, le fonds de l'Université de Louvain aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles.

De ce dernier fonds, notre collègue le professeur De Vocht fait paraître, séparément, un inventaire, tandis que vous trouverez dans le mémorial la description des archives restées à Herlaer, par le professeur Van Cauwenbergh, et de celles gardées à Gand, par le chanoine Claeys Bouuaert, professeur au Grand Séminaire de cette ville.

La célébration du présent jubilé a donc été l'occasion de faire connaître pour la première fois au monde scientifique l'ensemble des sources d'archives de l'histoire de l'*Alma Mater*.

Le récit historique contenu dans le mémorial promène le lecteur à travers cinq siècles de cette histoire, en lui révélant des faits inconnus ou en présentant des synthèses nouvelles.

La fierté avec laquelle l'*Alma Mater* considérait son passé et la grande importance qu'elle attachait à la tradition apparaissent dans l'étude consacrée par le professeur De Vocht aux fêtes jubilaires de 1526, de 1626 et de 1725, par lesquelles l'*Alma Mater* célébra son premier, son deuxième et son troisième centenaire, fêtes avant tout religieuses, conformément à l'esprit de l'Ancien Régime. Le jubilé de 1626 donna naissance aux deux livres où, en dehors des archives, on peut le mieux étudier l'histoire de notre Université : les *Fasti academici*, de Valerius Andreas, et l'*Academiae Lovaniensis libri tres*, de Nicolas Vernulaeus.

Mais ce ne sont pas seulement des jours de joie que connut notre histoire universitaire; elle compte aussi, hélas! bien des jours de deuil, comme il appert de l'étude de M. F. Camerlynckx, publiée dans ce mémorial sous ce titre *L'Université de Louvain depuis le dernier quart du XVI^e siècle jusqu'à la visite des archiducs Albert et Isabelle (1575-1617)*.

Entraînée dans le tourbillon des « temps troublés » dont parle Marc Van Vaernewyck, l'Université assiste, impuissante, aux excès scandaleux de la garnison royale logée en ville; elle voit un nombre de plus en plus grand d'étudiants quitter ses auditoires pour aller chercher ailleurs une atmosphère plus calme et plus favorable aux études; elle doit constater avec désespoir que l'aide financière du Pape est trop petite et la sympathie royale trop théorique. Des difficultés internes aggravent la situation : l'anarchie se glisse dans le monde professoral et étudiantin, de lo rds impôts vident la caisse. Le peu de sympathie qu'elle rencontre à Rome chez le pape Paul V, — à raison des théories enseignées par ses maîtres dans la question de la grâce, — l'hostilité tenace du Conseil Privé, avec ses tendances à la centralisation, la faiblesse de l'archiduc Albert dans la direction des affaires, mettent bientôt en danger ses privilèges et ses libertés, tandis que l'aide financière qu'elle doit accepter du Prince est la rançon de son indépendance.

Son éclat scientifique, cependant, ne s'éteint pas. La Faculté de droit donne alors la preuve de sa valeur et exerce une influence prépondérante chez les princes et dans les milieux politiques. Quelques-unes des figures les plus intéressantes de cette période sont étudiées dans les articles, écrits pendant la guerre, de feu le professeur Brants : Gudelinus, Zypaeus, Vernulaeus, ce dernier, un de ces types merveilleux de la Renaissance dont les paroles

suivantes méritent d'être méditées à notre époque pleine de matérialisme : « La science joue un grand rôle dans l'Etat : c'est pourquoi on lui doit privilèges, autonomies, inviolabilité et honneur. »

Combien sérieusement l'ancienne *Alma Mater* estimait ces prérogatives et avec quelle énergie elle savait les défendre à l'occasion, l'abbé de Saint-Michel d'Anvers en fit l'expérience, lorsque, pour avoir fait fi de ces privilèges, il fut obligé par la Faculté des Arts à abandonner ses entreprises. C'est l'histoire typique que nous raconte dans ce mémorial le chanoine Pl. Lefèvre.

Le sentiment de l'honneur que nourrissait l'Université apparaît encore dans l'histoire, écrite par le professeur De Vocht, des Halles, le bâtiment central du *Studium* depuis le Moyen Age (1432), que la furie allemande réduisit en cendres en 1914.

Ces Halles vénérables furent, plus d'une fois, témoin des calamités qui s'abattaient sur le *Studium Generale Lovaniense* au cours de son histoire.

Nous-même nous avons écrit, dans les moindres détails, la relation d'une de ces calamités, notamment les guerres que Louis XIV fit dans nos provinces de 1684 à 1713, et nous avons montré dans quelle mesure les opérations militaires des Espagnols, des Français, des Impériaux, des Hollandais et des Anglais amenèrent l'Université jusqu'au bord de la ruine; comment les bâtiments universitaires et les collèges furent occupés, endommagés, rendus inhabitables; comment, par là, la vie scientifique fut rendue impossible, pourquoi le nombre des étudiants diminua progressivement et jusqu'à quel point l'institution sortit appauvrie de cette tourmente.

Un danger plus grave encore devait menacer l'Université au XVIII^e siècle : l'Étatsisme et la centralisation des souverains autrichiens qui nous gouvernent alors. Le professeur Terlinden, dans son étude *Les Avatars de la chaire de Droit public au XVIII^e siècle* a raconté, de manière typique, comment l'esprit d'initiative montré, en fait d'enseignement du Droit public, par des professeurs comme Wiericx et Robert, fut rendu stérile et tué par la brutalité avec laquelle le gouvernement, partisan du « despotisme éclairé », se conduisit et par la méfiance que ses tendances anticléricales font naître dans les milieux universitaires.

C'est à la fin de ce XVIII^e siècle que le Directoire sonne l'heure d'agonie de l'Ancienne Université. Les papiers personnels de Van de Velde, brûlés en 1914, et dont le professeur De Vocht donne la description, permettent d'entrevoir quelques péripéties de cette triste histoire.

Sans doute, ce Mémorial contient plus de pages sombres que de pages radieuses de notre passé. Nous l'avons voulu ainsi, parce que ces pages étaient inconnues et aussi pour faire naître la conviction — ceci n'est pas un paradoxe — qu'une Université qui a passé victorieusement à travers tant de périls peut attendre, tranquillement, les temps qui viendront.

Sedes Sapientiae non evertetur! L'ancien *Studium Generale* de Louvain, instruit par l'histoire et confiant en sa patronne, Marie, Siège de la Sagesse, va, conscient de sa sainte mission, au devant de son sixième centenaire!

Monsieur Joseph BÉDIER

de l'Académie Française

En 1909 déjà, lorsque l'Université de Louvain fêta le LXXV^e anniversaire de sa restauration, l'Académie française délégua vers elle l'un des siens, M. René Bazin : déjà elle tenait à honneur de s'associer à vous dans le culte de votre passé. Puis, en 1915, comme le nom de Louvain était devenu le pathétique symbole des périls que courait la civilisation et des vertus qui la sauveraient et qui l'ont sauvée, notre Compagnie envoya au Havre son secrétaire perpétuel, M. Étienne Lamy, pour confirmer ce pacte d'amitié et le renforcer, et elle s'est réjouie tout entière quand ici même, le 28 juillet 1921, parlant en son nom, mais aussi au nom de tous les Français, un autre encore de ses membres, M. Raymond Poincaré, salua à la fois cette maison, et la Belgique, si grande,

et « les augustes Souverains qui président à ses destinées et que l'histoire cèl brera l'un et l'autre comme d'incomparables personifications des vertus civiques et de l'honneur chevaleresque. »

Et me voici à mon tour devant vous : Comment en serait-il autrement ? La tradition est établie et le rite fixé ! Je vous apporte le même message fervent ; et puisqu'en ce jour, dans la splendeur de la paix reconquise et dans la joie du travail repris, c'est vers vos plus lointains devanciers que vous élevez vos cœurs rassérénés, il est juste et bon qu'un instant j'évoque aussi ces vieux maîtres, discrètement, mais pieusement : ils ont bien mérité de la nation qui est chère à la France entre les nations ; mais ils ont d'autres titres encore à la gratitude française.

Votre histoire et la nôtre s'entremêlent. Dès la seconde moitié du XV^e siècle, c'est-à-dire dès que l'Université de Louvain fut sortie de l'enfance, des philosophes, des humanistes, venus du Brabant et des Flandres enseignèrent à Paris : un Jean Wessel, un Jean Standonck, un Robert Gaguin ; en retour, au siècle suivant, notre Jacques Amyot occupe l'une de vos chaires ; et, dans l'interval et depuis, que de liens, de contacts, d'échanges, jusqu'au jour où un jeune clerc de Louvain, l'abbé Désiré Mercier vint suivre à la Salpêtrière les leçons de Charcot ! « Croyez, a dit Rabelais, que chose divine est prester ; devoir, vertu héroïque. » Prêteuse tour à tour et emprunteuse, la France s'enorgueillit de ses emprunts autant que de ses largesses ; mais ce sont de préférence ses dettes envers Louvain qu'il convient à cette heure de mettre en relief, — et quoi de plus facile et de plus doux ?

C'était aux alentours de l'an 1530. Trois humanistes régnaient sur l'humanisme : Budé, Erasme, Vivès. Erasme et Vivès étaient alors les hôtes de ce Collège des Trois Langues, qu'un riche bourgeois de Malines, Jérôme Busleiden, venait d'instituer à Louvain et que gonflait la sève de la Renaissance. Renseigné par Budé, le roi François I^{er} se prit à envier ce bourgeois flamand et voulut l'imiter : à l'instar du Collège louvainien, il créa le Collège de France, qu'il entendait, a-t-il dit, magnifiquement bâtir non pas en pierres, mais en hommes. Il y appela d'abord six humanistes, des Français, puis un septième, de Louvain celui-ci, Barthélemy Masson : et ce furent les sept pierres d'assise de l'étrange édifice dont d'autres pierres s'appellent Champollion, Ampère, Laennec, Claude Bernard, Gaston Paris, Berthelot.

Or voici que vers la fin de ce même XVI^e siècle, parti de Louvain une autre inspiration, que la France recueillera. Cette fois, c'est une doctrine imprévue, cet art nouveau de vivre et de mourir que, durant les guerres de religion et pour servir d'antidote aux misères du temps, avait élaborée votre Juste Lipse. Les traités

où il a essayé de transposer au mode chrétien la morale d'Épictète et de Sénèque, ses *Dialogues de la Constance* et son *Introduction à la philosophie stoïcienne*, se propagent au loin, remuant les âmes jusqu'en leur tréfonds : pendant la Ligue et bien après, les néo-stoïciens forment, en France, un groupe distinct, un parti, on pourrait dire une secte. On a établi que l'esprit de ces livres imprègne aussi bien les *Entretiens* de Balzac que les *Lettres de Descartes à la Princesse Elisabeth* et qu'il anime dans le même temps certains des héros cornéliens : en sorte que le plus grand écrivain en prose qu'ait produit la France de Richelieu, Balzac, et son plus grand poète, Corneille, et son plus grand philosophe, Descartes, furent tous trois en quelque mesure des disciples de Juste Lipse.

Mais Juste Lipse avait eu un autre disci le, plus immédiat, car il s'était réellement assis au pied de sa chaire, et le maître — ses lettres en témoignent — avait pris en singulière amitié ce tout jeune homme, venu des confins les plus éloignés de la France, des Pyrénées basques. Il s'appelait Jean Duvergier de Hauranne : c'est le futur abbé de Saint-Cyran, celui qui, pour avoir recueilli à Louvain, outre l'enseignement de Juste Lipse, l'enseignement contraire de Jansénius, devait introduire l'*Augustinus* à Port-Royal, Port-Royal ! Ne suffit-il pas d'avoir redit ce nom ? et n'est-il pas évident que si, par hasard, aux rives de la Dyle, la tour qui subsiste encore n'avait pas abrité les méditations de Jansénius, la face du siècle de Louis XIV était changée ? Ainsi, pas n'est besoin de fouiller laborieusement vos archives universitaires : il suffit à un lettré de France de songer un instant au passé pour y rencontrer, reparaisant par trois fois au moins en cent ans, et mêlé

non pas à l'histoire anecdotique, mais à la plus grande histoire de son pays, le nom de Louvain.

* * *

De telles influences ont abondé : doit-on contester le bienfait de celle-ci ou de celle-là ? Mais est-on tenu, en ce jour, de choisir entre Erasme et Dorpius ? Grandes controverses doctrinales, actions et réactions, les Halles aux drapiers ont retenti du heurt de maints systèmes, et c'est par là-même, par la diversité et l'ardeur de ces luttes, qu'elles sont vénérables. Quoi qu'il puisse sembler légitime à chacun de nous, selon ce qu'il est, selon sa créance religieuse ou philosophique, de retenir ou de négliger du passé, ce que tous aujourd'hui nous commémorons d'un même cœur, c'est le fait qu'en ce lieu — et de tels lieux sont rares sur la terre — des hommes se sont succédé pendant cinq siècles qui



pour la plupart avaient fait un vœu, le vœu d'aller au vrai avec toute leur âme et qui ont tenu parole. Et cela dans les domaines les plus divers de l'activité spirituelle. Songeons à la longue suite des livres sortis de vos presses universitaires, à partir des incunables de Jean de Westphalie et de Thierry Martens, à tant d'éditions et de commentaires des auteurs profanes et sacrés, aux travaux juridiques de Gabriel Mudée, historiques de Valère André, revoyons par la pensée les éditions de la Vulgate procurées par Jean Hentenius, puis par Luc de Bruges, et dont l'influence se fait encore sentir, puisque le texte en a servi de base au texte de l'édition clémentine; rappelons-nous la part prise par Louvain à la préparation de la Bible polyglotte d'Anvers... Tant d'initiatives si hautes ne s'expliquent que si ces docteurs du temps jadis ont travaillé tous sous un même signe, celui du plus entier désintéressement de l'esprit; elles supposent qu'ils ont tous reconnu, comme la loi de leur vie, un même principe, celui qui s'exprime ainsi : « Il faut marcher résolument en avant, avec la confiance inébranlable que la vérité se mettra toujours tôt ou tard d'accord avec la vérité. » Ce principe, qui l'a exprimé en ces termes? Votre Grand Cardinal. Lui qui s'était donné pour mission de « démontrer l'harmonie virtuelle de la foi catholique avec les données de la raison », il a aimé de la raison tous les efforts sincères et n'en a point redouté les hardiesses. Il savait bien, le cardinal Mercier, que, là où il n'y a pas investigation personnelle et souci d'innover, il n'y a pas même commencement de science, et que rien ne doit égaler la prudence qu'un homme de science apporte à la vérification d'une hypothèse sinon l'audace qu'il a mise à la former, et c'est pourquoi il s'est plu à répéter que « la première condition de la recherche fructueuse, c'est la liberté scientifique. » Il faut, disait-il, cultiver la science pour elle-même, sans y chercher directement aucun intérêt d'apologétique. Il recommandait à ses étudiants « le respect de la vérité scientique, d'où qu'elle vint, où qu'elle fût », et presque chaque année, il ouvrait son cours de psychologie par une leçon où il développait cet aphorisme de Herbert Spencer : « Il y a en toute erreur une âme de vérité ». Il disait que « l'erreur est la devancière et la compagne habituelle de la vérité »; qu'une conclusion vraie n'est souvent que l'aboutissement d'une longue suite d'erreurs; que la loi commune du progrès, c'est « que les générations qui se suivent s'approchent par des inductions fragmentaires et souvent au prix de plus d'une méprise de ce qui doit finalement constituer un progrès pour la pensée : les sentiers détournés où l'on croit qu'un chercheur s'égare so it la voie la plus praticable pour lui et peut-être, en somme, la plus droite route vers la vérité. » « Soyons modestes », disait-il encore, sachons ignorer... »

Ce credo de tous les hommes de science, quel homme de science l'a jamais exprimé d'un plus fier accent? Mais il avait étudié à Louvain, enseigné à Louvain; il y avait filialement recueilli la tradition persistante des vieux maîtres; et s'il est vrai, comme il est vrai, que leurs leçons ont contribué à embellir sa grande âme droiturière, honneur à cette maison; et c'est à juste titre que tant d'hommes voués aux travaux de l'esprit s'unissent pour la fêter et qu'à cet instant ils la saluent par mon indigne voix :

*O fida Sedes artium et fructu bona,
Lateque spargens nomen et lumen tuum!...*

« Louvain, siège constant des arts et fécond en bonnes moissons, et qui répands au loin ta renommée et ta lumière!... » Les autres universités de la Belgique, Gand, Liège, Bruxelles, n'ont pas eu la bonne fortune d'être célébrées en vers par Juste Lipse; mais pareillement lumineuses, pareillement orientées vers la vérité, la beauté, la vertu, elles n'en sont pas moins, elles aussi, riches en bonnes moissons. *Facies non omnibus una* : cette diversité

même est chose nécessaire et précieuse. En tout pays de noble culture, les forces contrastées, mais solidaires, des Universités sont les composantes de cette force une et indivisible que l'on appelle la patrie; et il y paraît chaque fois que la mère commune a besoin de tous ses fils. Vous l'avez bien éprouvé quand on vit, aux jours récents, les diverses familles spirituelles de votre nation se ranger et s'ordonner toutes comme une belle chevalerie autour du Roi-Chevalier, fière de lui et digne de lui.

Monseigneur SCHRIJNEN

Pro-recteur de l'Université Charlemagne de Nimègue

A celui qui entre dans le domaine universitaire de Louvain je voudrais crier : « Délacez votre chaussure, car l'endroit où vous posez les pieds est saint! » En effet, nous pénétrons ici dans un temple de la science et les fêtes que l'on célèbre en ce moment, sont les fêtes du Cinquième Centenaire de la consécration de ce temple. Née de la poussée médiévale et chrétienne vers l'élargissement de la culture intellectuelle, qui était le fruit mûr de l'établissement de la nouvelle philosophie aristotélicienne, du développement de la science théologique, de l'agrandissement de l'antique trivium et quadrivium, de l'efflorescence du droit romain dans les régions d'Italie vivifiées par la tradition classique, l'Université de Louvain, est toujours restée fidèle à sa haute destinée en réagissant fortement en face des nécessités nouvelles, créées par la variété des circonstances historiques, nécessités d'ordre scientifique et d'ordre social, au bénéfice de ses étudiants et aussi au bénéfice de milieux plus étendus pour lesquels elle devait rompre le pain de la science. A l'Université de Louvain s'applique harmonieusement la comparaison avec nos cathédrales du Moyen âge, à l'érection desquelles des générations successives ont travaillé, élargissant et agrandissant selon les nécessités, avec, toujours, la marque des différentes époques et des idéals esthétiques variant selon les siècles, mais aussi toujours en accord avec l'idée fondamentale du génial architecte qui conçut le plan et sans jamais briser l'étonnante harmonie de lignes et de couleurs. Dans le développement de l'Université de Louvain se manifestent tour à tour les triomphes dans le domaine étendu de la science : on y sent le coup d'aile de la technique, on y suit la série presque interminable des victoires remportées sur les mystères de l'esprit et de la matière; mais on y sent aussi l'acuité des besoins de l'époque et la nécessité d'une information sociologique compétente. C'est ici qu'on vit pour la première fois la philosophie scolastique s'engager dans des voies nouvelles et exiger comme une taille les services de la science moderne. Et, lorsque, par suite de l'éveil progressif de la conscience flamande, une tendance de plus en plus irrésistible et en tous points légitime vers une culture intellectuelle universitaire propre se fit jour, une sage direction à su creuser à Louvain un lit pour ce fleuve puissant, en organisant des cours séparés, qui se donneraient par des professeurs flamands dans la langue maternelle flamande, passionnément désirée de cœur et d'âme.

C'est avant tout aussi en ma qualité de Néerlandais que, en ce jour mémorable, mon cœur m'incite à vous parler. Nombreux et multiformes sont les liens qui unissent Louvain à la Néerlande. A peine le visiteur a-t-il fait quelques pas dans la ville, que surgit devant lui la statue du grand Juste Lipse, que Leiden compte aussi parmi ses professeurs célèbres. Et un peu plus loin, se présente au voyageur le collège du Pape Adrien VI, où moi-même j'ai passé quelques années heureuses, me doutant à peine que, peu après, je vivrais pendant une douzaine d'années à l'ombre de la maison paternelle de ce pape à Utrecht. L'Utrechtitois Adrien Floriszoon Boeyens, chancelier de l'Université de Louvain, le seul et unique Néerlandais qui monta sur le trône pontifical, doit sans aucun doute être compté parmi les phares glorieux dont s'enorgueillissent nos deux pays. Ensuite se dressent devant nous : Lindanus, de Dordrecht, évêque de Ruremonde; Erasme, de Rotterdam; Puteanus de Venlo, et tant d'autres qui furent la gloire et l'honneur de la théologie, de l'humanisme et des lettres dans le monde, et qui apprirent, à Louvain, à marier

l'étendue de la connaissance et le caractère scientifique des études à la fidélité envers la vieille Eglise romaine, leur mère. Cette fidélité maintenue en dépit des tentations violentes de l'époque n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins remarquable dans une figure si pleine de contradictions que celle du fondateur du *Collegium Trilingue*. Que l'on me permette encore de signaler, malgré le peu de temps dont je puis disposer, quelques Néerlandais qui ont travaillé ici après la restauration de l'Université. Dans cette série s'impose tout d'abord impérieusement à l'attention, à cause de sa participation indispensable et indiscutable à la restauration de cette *Alma Mater*, la figure remarquable de cet enfant d'Hageveld, Corneille Van Bommel, qui devint évêque de Liège, le père et le champion courageux de la liberté d'enseignement, notamment en Belgique et en France.

N'est-ce point par ses idées qu'un Montalembert, un Mgr Parisi et tant d'autres se sont sentis inspirés? La part des Néerlandais dans la restauration de l'Université apparaît aussi dans la nomination de Ubaghs, originaire de Rolduc, et de ses élèves du séminaire d'Hageveld, le canoniste Feye et l'exégète Beelen. J'ajoute à la liste les noms du physicien Van Oyen, du dogmatiste Dupont, du littérateur et historien de l'art Paul Alberdingk Thym, du philologue Willems, qui voulut égaler Juste Lipsé, pour ne citer que ceux-là qui ont supporté ici jusqu'à la fin la chaleur de la journée pour l'honneur de Dieu et le développement de la science.

Mais, si la Hollande a prêté les plus nobles de ses fils, avec quelle usure ne lui a-t-on pas rendu ce qu'elle a donné! Combien grand est le nombre des Néerlandais qui reçurent ici, partiellement ou complètement, leur formation, qui ont été consacrés dans ce temple comme prêtres de la science, et qui travaillent maintenant avec fruit dans nos universités, nos séminaires ou ailleurs dans le domaine social et politique et qui, pleins de reconnaissance pour tout le bien qu'ils ont reçu ici, se rappellent avec une joyeuse satisfaction le temps qu'ils ont passé à l'*Alma Mater* de Louvain. Personnellement, je suis heureux de pouvoir payer, en ce moment solennel, le tribut de ma reconnaissance. Et je suis heureux aussi de pouvoir manifester ici, à sa demande expresse, la gratitude de mon collègue Van Kan, professeur à l'Université de Leiden, maintenant directeur de la Faculté de Droit de Batavia.

Mais Louvain a fait plus que cela. C'est une parole d'or, prononcée par Léon XIII, que tous les fac eurs sains et viables de la culture doivent se mettre au service de la Vérité éternelle. Fidèle aux traditions de l'Eglise et à l'exemple de son divin Fondateur, du Verbe fait chair par qui la vie créée est glorifiée dans toute son étendue, Louvain a toujours considéré comme sa mission essentielle la christianisation de la science considérée

comme culture, et elle n'est pas devenue seulement un foyer de science, mais encore un foyer de culture chrétienne, non seulement pour la Belgique mais aussi pour des régions situées bien loin de ses frontières. Lorsque, le 17 octobre 1923, le désir de posséder sa culture propre, que la Néerlande catholique avait nourri depuis des années, fut enfin réalisé, et que celui qui vous parla put, comme Recteur magnifique, prononcer le discours inaugural à l'Université catholique de Nimègue, le souvenir reconnaissant de tous se porta vers l'Université qui, par son exemple rayonnant, avait provoqué le mouvement nécessaire; qui peut, à bon droit,

être regardée comme le prototype des Universités catholiques contemporaines, et dont le Recteur magnifique fut, dès lors, considéré comme le Président naturellement désigné de la fédération mondiale des Universités catholiques, lors de la fondation de celle-ci.

Cette pensée donne à la célébration de ce Cinquième Centenaire une signification toute particulière. Dans l'œuvre du retour de toute pensée scientifique à la Source de toute science et de toute connaissance et de la christianisation de la culture dans les centres scientifiques contemporains de l'univers entier, la palme revient à Louvain. Allumé chez vous, le feu dévorant de P ntecôte s'est répandu dans tous les continents. Engendrés par vous, les fleuves de vie ont apporté dans tous les pays une abondance de fécondité et de bénédictions. En vérité, vous pouvez porter le titre de *Alma Mater omnium Universitatum Catholicum*.

Aussi, nous ne saluons pas seulement en vous un temple de la science, un ensemble imposant et harmonieux d'organisation force intellectuelle, une hardie construction de coupole, qui embrasse dans une puissante synthèse les tendances scientifiques les plus audacieuses, mais une cité très sainte, parée de la magnificence de Dieu. Vers vous se rendent, avec respect et confiance, les pèlerins venant des quatre coins du ciel, vers vous ils montent comme vers un sanctuaire de grâces. Autour de vos autels s'agenouille une foule choisie qui y apprend le devoir d'élever à une perfection toujours plus grande l'image de la Divinité, que tout homme porte avec lui sur cette terre, et de faire connaître le Christ au monde. Vos murs resplendissants reflètent en toute magnificence la pure lumière de la Révélation, et en une harmonie merveilleuse monte le chant des piliers cristallins de votre temple jusque devant le trône de l'Agneau.

Puissent encore nombre de générations de jeunes trouver chez vous force, profit et satisfaction dans leur soif de vérité et de savoir.

Que tous ceux qui, encore engagés dans la recherche à un âge déjà mûr et souvent errant incertains sur les chemins de la science, vous regardent d'un œil confiant, soient guidés et reconfortés par les larges faisceaux de lumière que vous émettez au loin, afin de ne plus jamais dévier de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Voilà, *Alma Mater Lovaniensis*, notre vœu en ce jour de triomphe de votre glorieux Cinquième Centenaire!



426 van Dyck pinxit

cum privilegio

Son Éminence le Cardinal VAN ROEY

Légat de Sa Sainteté

SIRE,
MADAME,
ÉMINENCES,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Il est des moments historiques, dans lesquels la parole humaine est bien superflue. Après la lecture de la Lettre apostolique, extrêmement flatteuse pour notre antique Université, après les hommages qui viennent de lui être rendus par les orateurs précédents, après ce défilé impressionnant des ambassadeurs de la science mondiale, que dire encore pour ajouter à la somme d'éloges bien mérités qui lui sont décernés aujourd'hui ?

Nous sentons notre cœur déborder d'allégresse reconnaissante, et le cri de la jubilation chrétienne nous monte aux lèvres : *Te Deum laudamus. Te Dominum confitemur!* Louange à Dieu! Gloire au Seigneur! Pour les cinq siècles de vie et de fécondité, libéralement accordés à notre *Alma Mater*, nous proclamons : « Honneur au Roi des siècles, immortel et invisible! à Dieu seul, gloire à jamais ! » (I Tim. I, 17).

Si nous n'avions pas conscience des incomparables mérites de l'Université, la vue de cette assemblée, illustre entre toutes, nous les révélerait avec splendeur. Rien ne manque à l'éclat de cette solennité jubilaire. L'auguste présence de LL. MM. le Roi et la Reine, la présence d'un prélat personnel de S. S. le Pape Pie XI, l'assistance de plusieurs cardinaux, archevêques et évêques étrangers unis à tout l'Épiscopat belge, la représentation du Gouvernement et des Pouvoirs publics, et cette phalange, exceptionnellement nombreuse et brillante, des délégués des Universités et des corps savants les plus célèbres, tout cela jette sur ces fêtes commémoratives un lustre sans pareil. C'est, en toute vérité, une vision de gloire!

Tous, ici présents, nous nous inclinons devant l'éminente grandeur de l'institution scientifique que nous célébrons. Elle a tant de titres à notre respect et à notre vénération. Nous saluons en elle tout ce qui fait sa vraie noblesse.

Elle est de haute lignée : elle doit sa naissance à la dynastie la plus vénérable et la plus ancienne qui soit. La chute des siècles ne l'a pas entraînée dans leur ruine comme tant d'autres choses à l'entour. Elle porte au front l'auréole particulière que donne le grand âge.

Au cours de sa longue existence, elle a servi les plus belles causes, et elle l'a fait avec une fidélité indéfectible.

Et pour que la touche de la beauté morale ne lui fasse point défaut, elle a beaucoup souffert : plus d'une fois, elle a été blessée à mort, mais, promise à l'immortalité, elle a toujours repris sa vitalité radieuse.

Pour nous, êtres chétifs, qui paraissions pendant quelques années seulement sur la scène du monde, comme une existence pareille nous domine? Quelle durée et quelle fécondité! Cette vie s'est prolongée à travers les siècles, et elle a eu constamment un rayonnement merveilleux. Pour nous faire une idée de sa valeur productive, il faudrait pouvoir évoquer tous les maîtres qui ont successivement occupé les chaires académiques, depuis les premiers docteurs qui répondirent à l'appel des fondateurs; il faudrait faire le recensement de tous ceux qui se sont assis au pied de ces chaires et ont disséminé partout l'enseignement de Louvain.

S'il nous était donné de dire en ce moment, comme le Prophète dans la plaine des ossements : « Viens des quatre vents, esprit, et souffle sur ces morts, et qu'ils vivent », ce serait une multitude

innombrable que nous verrions paraître devant nous, *exercitus grandis nimis valde* (1). Et dans cette multitude de laïques, de prêtres, de religieux, nous apercevriens tout ce qu'il y a de grand en ce monde, des chefs de gouvernement, des princes, des prélats, des cardinaux, même un souverain pontife.

Que de savants aux noms illustres, théologiens, philosophes, juristes, médecins, naturalistes, philologues, historiens, infatigables pionniers dans tous les domaines de la connaissance, de qui l'on peut dire qu'ils possédaient toute la science de leur époque! Ils ont passé, mais leur influence a été incalculable et leur œuvre a survécu. Par les livres qu'ils ont publiés, par leur enseignement vivant surtout, ils n'ont cessé de façonner d'innombrables esprits, qui allaient répandre dans nos provinces et transmettre à travers les âges, comme le vent emporte les semences, les doctrines et les découvertes scientifiques, qu'ils avaient apprises à Louvain. Et ainsi de tout temps, l'Université fut un centre de vie féconde; elle fut la mère d'une multitude d'hommes illustres qui se glorifiaient d'être ses fils.

Quand on pense à tout cela, quand on tâche de se représenter cet antique foyer familial se peuplant, chaque année, depuis cinq siècles d'enfants nouveaux, et dont les chefs mêmes se renouvellent et se rajeunissent à de courts intervalles, on peut se faire une idée du rôle extraordinairement important rempli dans l'histoire par notre grand institut jubilaire.

* * *

Nous sommes ici réunis pour rendre témoignage que l'Université de Louvain a magnifiquement accompli sa mission.

Faut-il dire qu'elle a servi la science? Qui le contestera? C'est pour la culture de la science qu'elle fut fondée, comme tous les *studia generalia* que le moyen âge vit éclore avec profusion. Dès le début, elle marquait sa place dans les controverses de tous genres qui divisaient les esprits; et quand bientôt la renaissance provoqua, dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, un renouveau de vie débordante, les maîtres de Louvain furent incontestablement au premier rang parmi les théologiens, les exégètes, les philologues, tandis que les sciences de la nature, du corps humain en particulier, trouvèrent parmi eux leurs explorateurs, ou même leurs créateurs. Depuis, elle n'a cessé de rivaliser, au point de vue scientifique, avec les premières universités du monde, et, en présence des progrès qui ont marqué les temps modernes et qui continuent à se développer tous les jours, elle a le droit de dire en toute vérité : *quorum magna pars fuit*, une grande part m'en revient.

Elle a servi la science, avec désintéressement, sans arrière-pensée, par amour de la science, laquelle vaut d'être aimée et honorée parce qu'elle est le reflet de l'Absolu. Elle a toujours senti la soif de connaître, le besoin d'approfondir la vérité, et elle peut s'appliquer la parole de Dante : « Je contempiais la valeur sans limites, et ma pensée, absorbée et en suspens, regardait, fixée, immobile, captivée, et plus elle regardait, plus ardemment brûlait en elle la passion de regarder ». (Parad. XXXIII, 97-99.)

L'Université ne pouvait certes pas ambitionner d'hommage plus éclatant, que la présence à ces fêtes des représentants éminents du haut enseignement et de la science internationale.

Vous venez proclamer, Messieurs, sans distinction d'opinions philosophiques et même de convictions religieuses, qu'elle a bien rempli sa haute mission scientifique. Ce témoignage nous est infiniment précieux, parce qu'il est rendu par ceux-là même qui sont le mieux qualifiés pour le donner. Au nom de ceux qui ont la charge de veiller sur cette grande institution, nous vous prions d'agréer l'assurance de notre plus vive gratitude.

(1) Ezéck. XXXVII, 9 et 10.

Nous, Belges, profondément attachés à nos institutions nationales, n'oublions pas non plus les services que l'Université de Louvain a rendus durant cinq siècles, à notre Patrie bien-aimée. On a dit avec raison, et il est indéniable, qu'elle a été le véritable ciment de notre unité nationale.

Auparavant nos savants et nos jeunes gens étaient forcés de s'expatrier, attirés par les Universités de Paris et de Cologne; la fondation d'un *studium generale* au centre de nos provinces leur permettait de trouver chez eux une école de haut enseignement de premier ordre. Dorénavant, c'est à Louvain que se formeront tous ceux qui, par leur savoir et leur supériorité intellectuelle, exerceront une influence dans le pays; c'est ici que, lentement mais sûrement, grâce au même enseignement, grâce à la vie dans le même milieu, par des aspirations communes, par le coude-à-coude fraternel de la jeunesse intellectuelle de toutes les principautés, flamandes et wallonnes, c'est ici que se forgeront ces liens que les événements et les vicissitudes de l'histoire ne parviendront plus à briser. Que serait la Belgique sans l'Université de Louvain? Il est permis de se demander si elle eût jamais existé. Quoiqu'il en soit, il est certain que toute l'activité intellectuelle du pays jusqu'à la Révolution française, avait à Louvain sa source, et, depuis, en est restée fortement tributaire. Pour faire saisir sur le vif la place qu'ont tenu et que tiennent dans notre vie nationale les fils de Louvain, mon illustre prédécesseur, le cardinal Mercier, lors des fêtes jubilaires de 1909, n'hésitait pas à rappeler la fameuse apostrophe de Tertullien aux païens de Carthage: « Si nous désertions l'Empire, disait-il à la suite du grand apologiste, si nous quittions vos cités, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos assemblées, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum, ne vous laissant plus que vos temples, vous seriez épuvés de votre solitude, et en présence du vide devant lequel nous vous laisserions comme devant l'immobilité d'un monde frappé de mort, vous chercheriez anxieusement à qui commander. » (Apolog. XXVII.) Pensons au vide que laisserait, dans la Nation, la disparition de l'Université de Louvain, et nous nous rendrons mieux compte de son importance primordiale pour le pays.

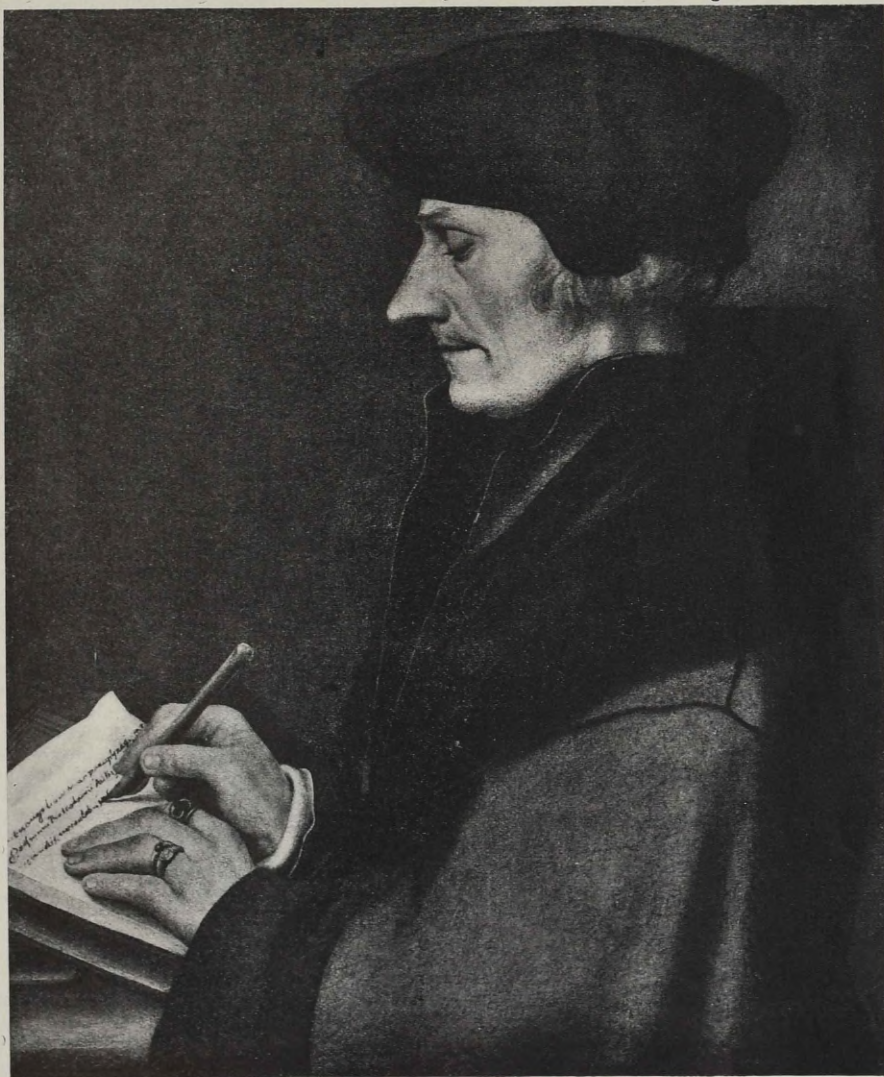
Et cette importance ne diminuera pas dans l'avenir.

Seule université belge, où flamands et wallons se sentiront à l'aise, parce qu'ils y trouveront un haut enseignement complet dans la langue nationale qu'ils préfèrent, elle est appelée, autant que par le passé, à resserrer les liens qui unissent les deux races au sein de la même patrie, l'Université de Louvain a été de tout temps et restera une université essentiellement belge.

* * *

Enfin, au nom de l'Episcopat belge et comme légat de S. S. le Pape, il m'est agréable de rendre hommage à l'université *catholique* et de me réjouir des services signalés qu'elle a rendus à l'Eglise.

Elle lui a rendu service en accomplissant sa mission de vigie de la science; car l'Eglise aime et honore la vérité, dont la science est et doit être la servante en même temps que le héraut.



PORTRAIT D'ÉRASMÈ, PAR HOLBEIN.

Elle lui a rendu service, en offrant à la jeunesse, avec le pain de l'intelligence, les adjuvants moraux et religieux qu'il lui faut pour la sauvegarde et l'affermissement de sa foi et de ses mœurs.

Elle lui a rendu service, en prenant une part prépondérante au développement des sciences théologiques et philosophiques. Aucune question importante n'a été soulevée dans ce domaine, à laquelle les Lovaniens n'aient été mêlés avec succès; on sait qu'aux époques décisives des controverses religieuses, ses docteurs se sont faits les champions des grandes vérités traditionnelles. Si, quelquefois, au cours de sa longue histoire, des théories hasardées ou erronnées se sont fait jour dans son sein, on peut les comparer à des herbes folles qui poussent au pied d'un chêne et qui meurent de leur belle mort. Elle est restée fidèle aux éternels principes qu'elle a trouvés dans son berceau; elle a toujours marché dans la ligne droite; sa vie cinq fois séculaire est marquée au sceau suprême de l'unité.

C'est au nom de la même autorité qui s'appela il y a cinq siècles Martin V et qui se nomme aujourd'hui Pie XI, que j'ai la joie de proclamer que l'Université de Louvain a pleinement répondu à l'attente de sa Mère, l'Eglise catholique romaine. Vous venez d'entendre l'éloge de l'Université, contenu dans la lettre apostolique que Sa Sainteté daigna nous adresser à l'occasion de ce jubilé. Mercredi soir, dans la solennité de la remise de la barette cardinalice, le Saint Père daigna nous dire encore: « A présent, Nous Nous réjouissons de vous renvoyer non seulement comme cardinal, mais comme cardinal légat de Notre Personne, à votre chère patrie, à la Belgique, et précisément en ce moment où la Belgique va fêter le grand centenaire de votre glorieuse Université de Louvain, de cette Université qui peut se glorifier, non seulement d'années, mais de siècles d'études et de science, de foi et de fidélité à l'Eglise.

« Nous Nous réjouissons à la pensée de ce que, dans votre personne, Nous partagerons avec Nos chers fils de Belgique la joie de cette célébration.

« Nous Nous réjouissons de ce que, par votre main, nous pourrions couronner Nous-même cette Reine de Sagesse qui, depuis des siècles, protège votre Université et sourit à ses succès. »

Assurément, l'Université ne pouvait ambitionner d'honneur plus grand ni de témoignage plus auguste que celui que le Souverain Pontife daigne lui décerner.

Et maintenant, en ce jour de gloire, qu'elle se dise avec l'Apôtre: *Unum autem: quæ quidem retro sunt obliuiscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad braviu[m] supernæ vocationis Dei* (Philippe III, 13 s.) « Je ferai une chose: oubliant le passé qui est derrière moi; je me porte de tout mon élan vers l'avenir, je cours au but que Dieu m'a assigné d'en haut. »

Mieux que jamais, si possible, il importe qu'elle remplisse sa mission providentielle! Aussi fidèlement, plus brillamment encore que par le passé, il faut qu'elle serve la Science, la Patrie et l'Eglise! Ce jour ne marque pas le terme d'une glorieuse carrière; il clôt seulement une période d'une vie qui se prolongera dans une jeunesse toujours renouvelée; il finit seulement une étape d'un voyage qui se continuera sur la route toujours droite, illuminée des splendeurs de plus en plus irradiantes de la vérité absolue.

Tels sont les sentiments et les vœux, qu'au nom de S. S. le Pape Pie XI, au nom aussi de l'Episcopat belge, je suis heureux d'offrir à l'Université jubilaire.

KONINKLIJKE MAJESTEITEN,
EMINENTIES,
EXCELLENTIES,
HOOGWAARDIGHEDEN,
MEVROUWEN, MIJNE HEEREN,

't Is heden een dag van oprechte vreugde en van rechtmatige fierheid, niet alleen voor de Leuvense Hoogeschool, voor hare hoogleeraren en studenten, niet alleen voor de geleerden en de ontwikkelden die in haren schoot hun wetenschappelijke vorming genoten, maar ook, ik aarzel niet het te zeggen, voor gansch ons Belgisch volk.

De Vrije Hoogeschool van Leuven hoort immers toe aan ons katholieke volk: zij is, in der waarheid, de zijne. Zij is de zijne, want zij leeft van de offergiften van allen.

Is het geen merkwaardig feit, dat onze doorluchtige Voorzaten, de Belgische Bisschoppen, het aangedurft hebben, over honderd jaren, de oude roemrijke Hoogeschool uit hare puinen op te richten, enkel betrouwende op de Voorzienigheid en op de milddadigheid der geloovigen? Het is gebleken dat hunne onderneming geene vermetelheid was; zij kenden hun volk, en zij wisten wat schatten van edelmoedigheid zij er van verwachten mochten. Sedert bijna eene eeuw, jaar na jaar, draagt elkeen het zijne bij, niet enkel de rijken, maar ook en meer nog de nederigen en de schamelen, om deze groote instelling in 't leven te houden, ja, te ontwikkelen en steeds heerlijker te doen opbloeien. Wie zal zeggen wat offers de Belgische Katholieken zich daartoe getroost hebben? Doch, juist daarom, wijl allen meewerken tot dat verheven doel, is onze Hoogeschool zoo duurzaam geworden, zelfs aan de eenvoudige lieden. Zij is gekend en gewaardeerd, ook door de nederigen, als een brandpunt van hooge wetenschap, die 'haar weldoende stralen uitwerpt over geheel het land. En daarom is deze dag een jubeldag voor gansch ons volk!

Eer en dank aan alle bekende en onbekende weldoeners, voornamelijk aan de kleinen, aan de arbeiders, aan hen die, zonder er persoonlijk van te genieten, hun offers komen brengen op het altaar der wetenschap!

Toch is het waar dat die offers ten slotte aan het volk zelf ten goede zijn gekomen. Want de Hoogeschool heeft niet alleen haar wetenschappelijke maan tevens haar maatschappelijke zending vervuld.

Gelijk de heldenmoed niet aan iederen is gegeven, maar toch als een deesem op de volksmassa werkt, om de harten te verheffen en de zielen van velen te veredelen, evenzoo is de geleerdheid slechts aan eenige uitgelezen geesten voorbehouden; maar, indien dezen hunne plicht begrijpen en hunne wetenschap willen mededeelen, is de uitstraling ervan zoo groot, dat ook de breedscharen er door verlicht en verwarmd worden. Dat hebben de hoogleeraren van Leuven steeds begrepen; zij hebben zich ten dienste gesteld van ons volk, en hunne wetenschap, vermenig vuldigd en verspreid door duizenden en duizenden hunner discipelen, is doorgedrongen in alle steden en alle dorpen van het land.

En om dien maatschappelijken invloed nog te vergrooten, heeft de Hoogeschool er niet tegen afgezien, ten prijze van zware offers, aan de vlaamsche studenten het onderricht in hunne moedertaal te geven, onderneming die zal doorgedreven worden tot de volereinding.

Alzoo bestaat er tusschen onze Hoogeschool en ons volk eene wisselwerking van verre draagkracht en van diepe beteekenis. Zij zijn aaneengesnoerd door banden die niet meer zullen gebroken worden, maar die, ik wensch het, aldoor hechter en sterker zullen worden, tot heil en welzijn van beiden.

Ik hoop dat de Belgische Katholieken steeds bewust mogen blijven van het verheven doel en immer beter mogen beseffen de groote weldaad onzer Hoogeschool. Dit weze het besluit van deze roemvolle jubelheesten.



A Louvain, les 28 et 29 juin

Le quatrième jubilé qui fut la célébration du cinquième Centenaire de l'Université de Louvain — celui de 1826 ayant été forcément omis — aura dépassé en splendeur les jubilé de 1526, 1626, 1726, par l'éclat des pompes oratoires et religieuses.

Ma tâche n'est pas de les redire ici, puisque les quotidiens les ont narrées par le menu et les ont même fait paraître sous les yeux de leurs lecteurs, par le texte et l'illustration. Je veux dégager de ces solennités leurs caractéristiques principales et montrer ainsi le haut intérêt qu'elles présentaient.

Ce qui est apparu tout d'abord, avec une force singulière, capable de saisir l'intelligence, c'est l'intervention manifeste de la Providence dans les origines et la mission historique de l'Université de Louvain.

Pie XI, présent par le Cardinal Légat, et parlant par la bouche du Nonce, faisait revivre Martin V. Le Roi, la Reine, le duc de Brabant nous rendaient Jean IV. Le magistrat de Louvain de 1426 reparaisait dans la régence actuelle dont l'échevin, M. Claes, fut l'organe. Le premier Recteur, nous revenait dans la personne de Mgr Ladeuze avec une éloquence amplifiée. La naissance de l'Université, le 7 septembre 1426, s'est en quelque façon répétée là même où elle avait eu lieu, dans la magnifique collégiale de Saint-Pierre, en présence de la *Sedes Sapientiae*, couronnée des mains du Légat, elle qui avait souri à l'Université au berceau.

L'évocation était prestigieuse. Le passé se mirait dans le présent. Les siècles se renvoyaient l'écho de leurs voix. Dans la merveilleuse pérennité de l'institution, victorieuse des vicissitudes de la durée et se retrouvant sans une ride après cinq cents ans d'existence, les desseins providentiels se lisaient comme en filigrane.

Comment donc et pourquoi a-t-elle jailli du sol belge cette Université que cent et quarante Universités sont venues saluer comme une reine ?

Il y avait alors Paris, il y avait Cologne, deux centres de haute culture, latine et germanique, entre lesquels notre jeunesse se partageait. Mais dans ce duché de Brabant, notre Belgique à l'état de nébuleuse, autour duquel elle devait se cristalliser, il fallait un centre scientifique national capable de former la communauté des intelligences et de façonner aussi l'âme de la patrie. L'antique capitale du Brabant est déchue de sa splendeur économique et sociale, à la suite des séditions démocratiques qui l'ont déchirée, à la suite de l'exode de ses ouvriers drapiers en Angleterre qui amène son appauvrissement et fait présager sa ruine. Ses vastes Halles sont en grande partie désaffectées. L'idée d'une rénovation a surgi ou plutôt, le Brabant est en gestation de son glorieux avenir et l'organe est appelé par la fonction historique. La Providence veille sur son destin. Louvain réclame un *Studium generale* qui la relève de sa décadence. Jean IV hésite entre Louvain et Bruxelles, mais Bruxelles décline les charges que la cité louvainiste assume avec énergie, elle installera le *Studium generale* dans une partie de ses Halles, elle en sera la protectrice. Dès 1430, le Brabant se donne à Philippe le Bon, à celui que Juste Lipse a proclamé *Conditor Belgii*, le Créateur de la Belgique, et la maison de Bourgogne, qui aspire à l'Etat unitaire, trouvera dans l'institution nouvelle un instrument précieux d'unification. Les étudiants n'iront plus demander à l'étranger leur culture, elle s'offrira dans ce centre qui sera le confluent national de la pensée latine et de la pensée germanique. Louvain fleurira, elle verra accourir, dès les premières années, une foule d'étrangers qui se joignant aux nôtres, seront répartis en quatre Nations.

C'est, je pense, la vraie signification de ce terme : *Studium generale*, une Ecole non pas nécessairement universelle par les matières d'enseignement, car Bologne ne possédait pas la théologie et Louvain même ne l'eut qu'en 1432, mais une Ecole qui, dotée de privilèges internationaux, n'est pas une corporation fermée, mais est, au contraire, accessible à tous les docteurs qui peuvent y enseigner, à tous les élèves, venus de n'importe où, qui peuvent la fréquenter.

A la tête de ses quatre Facultés : Théologie, Arts, Droit, Médecine, un chancelier qui représente le Magistère pontifical. A la tête de ses Nations, un Recteur qui prend graduellement la prépondérance, qui exercera une juridiction civile, y compris l'autorité judiciaire sur tous les « suppôts », qui sera le chef de cette république chrétienne. Mgr Ladeuze, on le sait, délégué par l'évêque, cumule les fonctions de Recteur, Chancelier, Administrateur ; assisté du Conseil, il est l'*Universel*, de l'Université, son incarnation, comme il n'en fut jamais.

Mais, au Moyen Age et à l'aurore des temps modernes, le Pape est considéré dans toute la vérité de sa mission comme le Docteur universel. C'est à lui qu'il appartient de conférer le droit d'enseigner.

Martin V, le Pape de la réconciliation de l'Eglise, au sortir du grand schisme, octroie à Louvain son privilège, qu'Eugène IV étendra en 1432, à la Théologie, par la célèbre Bulle de fondation : *Sapientiae inmarcessibilis*.

C'est la chartre de noblesse de l'Université, son glorieux parchemin, sauvé en 1797, par Van de Venne, le dernier président du Saint-Esprit, conservé à Bois-le-Duc, où il fut retrouvé, en 1909, remis solennellement, à cette date, qui était le LXXV^e anniversaire de l'Université restaurée, au cardinal Mercier et par lui au Recteur. Le vénérable document, inestimable joyau de l'histoire, a péri dans l'incendie des Halles.

L'Université est restée fidèle à la Papauté, qui n'a pas cessé, depuis Martin V, de l'entourer des marques de sa sollicitude. Dès ses débuts, Louvain a témoigné de son attachement au Saint-Siège, en répudiant la thèse de la supériorité du Concile sur le Pape, en gardant sa foi à Eugène IV, malgré les efforts du Concile de Bâle. Un de ses maîtres, Florissoon, d'Utrecht, montera sur le siège de saint Pierre, sous le nom d'Adrien VI. Le pape Grégoire XVI, en 1833, répètera, envers l'Université restaurée, le geste de Martin V, que le peintre Hennebicq a immortalisé dans une fresque de l'hôtel de ville.

Institution canoniquement érigée par le Souverain-Pontife, duquel elle tient son droit d'enseignement, rivée à la Chaire de Pierre, ne pouvant sans forfaiture trahir la doctrine romaine, l'Université voulut s'inaugurer à la collégiale Saint-Pierre et, toujours, célébra ses jubilé sous forme de Pardons par des cérémonies religieuses qui accompagnaient l'octroi de l'indulgence plénière.

Pour l'âme croyante qui voit la conduite de Dieu dans la marche des siècles, ce fut un grand spectacle que la célébration de la messe jubilaire, le mercredi 29 juin. L'Université, après cinq siècles révolus, venant faire hommage au Dieu éternel de toutes ses gloires, lui chanter sa reconnaissance, exalter celle qu'elle révère et a toujours révérendue comme le « Siège de la Sagesse » : pour qui sait voir, quelle grandeur !

Dans ce même temple où elle était née et qui venait de récupérer sa magnificence primitive par une merveilleuse restauration, à laquelle sera toujours attaché le nom du puissant artiste, M. Govaerts, on a vu pénétrer, Croix en tête, le splendide cortège des Cardinaux, des Evêques, des Abbés et Prélats, environnés de la majesté hiératique, précédant la longue théorie du Corps académique en toges, les délégations universitaires et celles des sociétés scientifiques, revêtues des uniformes les plus pittoresques et les plus chatoyants. Et se déployèrent les pompes de la liturgie, accompagnées des chants harmonieux de la maîtrise de Saint-Rombaut, pour rendre au Ciel d'innombrables actions de grâces par la messe de *Beata*.

A l'issue de celle-ci, le Cardinal-Légat, au nom du Pape, a ceint des couronnes d'or le front de l'Enfant-Dieu et de Celle qui est invoquée ici depuis le XII^e siècle comme la Protectrice de Louvain, et, depuis le XV^e, comme la Patronne de l'Université. Antique, célèbre, miraculeuse, elle avait droit au diadème et son couronnement triomphal, devant cette illustre assemblée, par les mains du Primat, ravivera encore la confiance en son auguste patronage en resserrant les liens séculaires qui, depuis le jour de sa naissance, unissent l'*Alma Mater* et la Mère de Dieu.

Après la publication de l'indulgence jubilaire, le *Te Deum* éclata sous les voûtes de Saint-Pierre avec une explosion de foi et de reconnaissant amour qu'on aurait voulu égaler à cinq siècles de bienfaits.

* * *

L'éloquence de Mgr le Recteur et d'autres orateurs avait retracé, la veille, à l'Assemblée générale, les fastes de l'Université, que Pie XI a daigné, dans son Bref, combler d'éloges en affirmant avec son autorité souveraine, qu'elle avait bien mérité de l'Eglise et de la Patrie. Le Cardinal-Légat a mis le sceau à tous ces éloges en magnifiant, à son tour, dans son glorieux passé et dans son fécond état actuel, l'*Alma Mater* de Louvain.

En s'éclairant de lumières récentes, le Recteur a pu montrer à l'œuvre cette Providence tutélaire qui a sauvé de la ruine l'Université à la fin du XVI^e siècle, quand après un siècle de gloire, où elle avait rayonné de l'éclat de l'humanisme et combattu le

protestantisme, mais fléchi sou le jansénisme qui est un protestantisme atténué, l'Université pensa sombrer au sein des dissensions politico-religieuses allumées par le calvinisme.

Elle fut relevée par les Archiducs pour jeter un nouvel éclat par sa Faculté de droit. Mais ravagée par les guerres de Louis XIV et à deux doigts de sa perte, elle fut encore arrachée à la ruine par la maison d'Autriche qui lui fit, d'ailleurs, payer son salut par sa liberté.

A son tour, la Faculté de médecine s'illustra au XVIII^e siècle, mais la Révolution française, après fructidor, engloutira l'Université avec ses quarante collèges.

La Providence veille. Elle ressuscite l'antique *Alma Mater* en 1833-35, et, fille de la liberté, protégée par l'Église, de plus en plus soutenue par l'État, elle n'a cessé depuis lors de progresser en toutes manières.

Pour la quatrième fois, en août 1914, son arrêt de mort semble signé par la destinée, mais, une fois encore, elle revit dans un renouvellement de force qui paraît une seconde jeunesse, elle s'élançait radieuse vers un plus grand avenir.

A aucune heure, la *Sedes Sapientiae* ne lui a manquée. Elle se plaît maintenant, en retour des honneurs qu'on lui décerne, à la couvrir de gloire.

Le ubilé de 1927 (pour 192) a révélé à tous la renommée mondiale de l'*Alma Mater* de Louvain. Elle parut comme un soleil autour duquel gravitaient cent quarante universités, cinquante-huit sociétés savantes, représentant vingt-huit pays et l'on peut dire provenant des cinq parties du monde. Le plus grand nombre des délégués étaient présents, beaucoup munis d'adresses dont ils vinrent faire la remise solennelle entre les mains du Cardinal-Légit.

Et ce fut une vision de l'univers de la science, une Pentecôte resplendissante d'internationalisme, une immense communauté spirituelle où s'affirmaient, à travers la diversité des croyances, la fraternité supérieure des âmes, où régnait la passion de la vérité, la passion de la recherche.

C'est par les dates d'origine, à commencer par les plus anciennes que l'appel était prononcé par M. le professeur Van der Essen, l'infatigable secrétaire.

Et les siècles répondaient à sa voix. Oxford en tête, qui est du XII^e, Paris, Toulouse, Salamauque, Kemmerick, Coimbre, Montpellier, Grenoble, du XIII^e; Charles de Prague et Cracovie, du XIV^e; Aix, Saint-André (Ecosse) Poitiers, Caen, Bordeaux, Glasgow, Bâle, Saragosse, Upsala, Copenhague, du XV^e; Leyde du XVI^e, huit du XVII^e, onze du XVIII^e, cinquante-ix du XIX^e, et neuf du siècle présent.

Que de noms illustres de savants réputés par le monde entier! Quelle avalanche de gloire!

Les costumes les plus variés, souvent de teintes très voyantes, surtout des universités anglaises et des anciennes de la France, jetaient, dans ce merveilleux aréopage, une note de chaud pittoresque.

L'universalisme de Louvain est prodigieux, son prestige rayonne sur le monde entier. Il doit cette sidération mondiale qu'il exerce à la guerre sans doute qui produisit une compénétration étonnante de toutes les races, à la fureur germanique qui a soulevé le monde d'indignation contre l'Allemagne et l'a transporté d'admiration pour la victime de sa barbarie, enfin au renom du cardinal Mercier, doué d'une puissance d'attraction incomparable. Tous les étrangers le cherchaient du regard, le grand disparu, et il n'y a pas d'orateur qui n'ait proclamé son nom, nul avec plus de chaleur cordiale que M. Bédier, de l'Académie française.

On a beaucoup remarqué dans la foule des délégués deux mi s, représentant Birmingham et Lahore. On respirait l'exotisme et on s'attendait presque à voir apparaître parmi les Orientaux quelque savant noir. Ce fut la fête de la durée cinq fois séculaire, la fête de l'universalité, la fête de la science et de la foi.

Et l'Université se déployait devant cette représentation mondiale dans ses Halles incomparables, son becau devenu plus merveilleux qu'à l'origine, dans ses installations scientifiques d'Heverlé, de Lovenjoul, dans sa Bibliothèque, elle se déployait comme une Reine de Saba à laquelle l'univers venait rendre hommage et qui, elle même, s'inclinait devant la Reine de la Sagesse et le divin Salomon.

J. SCHYRGENS.

Dans le van du Vanneur

Criblez-nous comme fait le vanneur
Du grain dont il est jaloux.

VERLAINE.

PROLOGUE

I

Il était descendu dans les régions de la sensation et de l'association pures, perdant de vue tout ce qui constituait sa vie objective présente pour se réfugier dans ces chambres intérieures de la mémoire où son passé était emmagasiné. Et il ne le voyait pas comme passé, mais comme présent! Il ne critiquait, ne pesait ni n'estimait ses actes; il reprenait plutôt, semblait-il, dans sa propre personne, ses expériences positives.

Par exemple, il semblait qu'il fût encore un petit garçon d'un âge indécis, aux alentours de cet âge où le monde extérieur, plutôt que l'intérieur, est la source des sensations. C'était un matin d'été, les pelouses étaient radieuses de soleil; il y avait quelque part une cible et un arc et des flèches, et la grande maison aux volets verts s'assoupissait dans la chaleur. Il sentait en lui un bien-être extatique, une jeunesse terrible et débordante de vie... De l'intérieur de la maison, un piano, dans quelque pièce fraîche et sombre, déversait un torrent de mélodie; une gavotte dansait dans l'air, et il savait que sa mère, morte depuis des années, était en train de la jouer. A présent, elle allait sortir... en fait, elle était déjà sortie, debout dans la porte-fenêtre, avec son grand chapeau de paille et sa robe blanche, et elle le regardait jouer dehors.

Puis encore, ce fut la fin d'un après-midi d'été; il allait sortir à cheval avec son père — mort lui aussi depuis des années — et il écoutait, radieux de bonheur, les chevaux qu'on amenait à l'écurie ronger et secouer leur mors. Sur la pelouse, un peu caché à ses yeux, était la table à thé: argenterie, porcelaines dans l'ombre du tilleul, tandis que sa mère et sa sœur — celle qui mourut quand il avait dix ans — parlaient ensemble. De quelque part au delà du village venaient les éclats d'un orchestre; quelque fête — une exposition de fleurs, croyait-il, — suivait son cours... Son père sortait et venait le rejoindre, silencieux et souriant, mais son visage était changé et il était évident que c'était là un revenant, non pas terrible, seulement un peu étrange et mystérieux; sa tête était levée et ses yeux regardaient au loin, voyant quelque chose que le petit garçon ne pouvait pas voir. Il semblait qu'il fût revenu de quelque grand voyage et que tout allât bien de nouveau.

Où encore, c'était l'hiver quand le jour tombait, et il rentrait au jardin, traversant le parc. La grande maison, sombre contre l'Ouest en flammes, brillait fenêtre après fenêtre, comme si le soleil se couchait sous son toit. Il y avait dans l'air une odeur de gel, évoquant des étangs glacés, l'ardeur du patinage, la pulsation du sang qui frémit. Puis une longue soirée entre des rideaux bien clos, sur des tapis épais. La maison était pleine de convives, tantes et cousins, présences amicales; il y aurait des jeux ce soir, comédies, cache-cache... De nouveau un piano résonnait, d'accord en accord, indéciblement solennel et émouvant, apportant dans ses sons une telle richesse de souvenirs associés à son excitation présente, qu'il en cria presque de joie.

Et, de nouveau, c'était l'été, et il se trouvait, nu et exultant, sur une pelouse, la rivière courant à ses pieds; l'air était plein de chants et du frémissement des myriades de feuilles de hêtre qui descendaient jusqu'au bord de l'eau. Dans ses oreilles sifflait aussi le tumulte de l'eau chargée d'air qui plongeait du haut du barrage et l'éclatement de ses dix mille petites bulles; et il sentait dans ses narines l'odeur de l'eau. Il avait soif, une soif intolérable, et jouissait cependant de la certitude que l'assouvissement en était à sa portée. La brise jouait sur tout son corps, pénétrant jusqu'à son cœur. Dans un instant, il aurait plongé... Il avait déjà plongé dans un monde vert d'eaux tourbillonnantes, buvant par chaque pore de son corps le rafraîchissement exquis... Et le carillon de la gavotte résonna dans la pièce ombreuse...

Cependant, de temps à autre, le monde réel faisait irruption dans son monde intérieur, pendant une intolérable seconde; il aperçut un visage comme un poisson l'apercevrait à travers la surface argentée et huileuse de l'eau, découpé et détaché de la réalité, — le visage d'une femme — ah! celui de sa femme Mary, n'est-ce pas? — pâle, torturé, avec des yeux dilatés d'angoisse; et le visage s'éloigna de nouveau. Il soupira de sati faction, ferma les yeux et replongea dans son monde des eaux, parmi les herbes souples et les cailloux bruns et brillants, tandis que la rivière s'écoulait au-dessus de lui.

De nouveau un autre visage plongea et le fixa en remuant les lèvres, un visage rougeaud, rasé, couronné de cheveux gris; il distinguait sous les narines une touffe givrée, là où le rasoir n'avait pu passer. Les lèvres s'agitaient et il pouvait entendre, incroyablement fort, comme des aboiements répétés de tonnerre, des mots latins dans une sorte de rugissement qui cessait tout à coup, sans laisser d'écho dans sa mémoire. Ils ne présentaient aucune signification; sa conscience n'était pas assez continue pour enchaîner leur sens... Pourquoi les prêtres ne pouvaient-ils pas le laisser tranquille jusque dans sa noyade extatique? Ils lui administraient la grâce de force, le tracassaient et interrompaient son b'en-être joyeux. Il replongea en fermant les yeux, et le visage disparut...

Il descendait maintenant le courant avec ce tonnerre dans les oreilles, un tonnerre composé de beaucoup d'éléments: le mugissement de la mer sur les récifs, le jaillissement d'une écluse, l'égoûttement d'un réservoir, le crépitement de la pluie sur les feuilles, le murmure d'un ruisseau. Cette eau, découvrait-il, était en soi la joie pure. Non pas son symbole, ni son langage, mais elle-même. C'était le secret du monde, il le voyait maintenant, le mystère vers lequel tendent toutes les religions, qu'aucune ne trouve, le quintessence même de la philosophie. Quel triomphe d'avoir enfin trouvé ce secret — si effroyablement simple et pourtant si évident. Il contenait toutes choses, ce secret: le tintement d'un pinac, le fracas d'un orchestre, la joie de la jeunesse, l'agrément d'une maison aux volets verts dans l'été, le réconfort indicible que donnent les parents, et l'intimité, et toute douceur. Ce secret avait été tant de fois entre ses mains et il ne l'avait pas compris. Comme c'était extraordinaire! Il fallait se hâter de l'expliquer: il avait trouvé la clé du bonheur...

« Mary! il est dans la salle de bain; il est partout; il est dans les boules d'eau chaude. Ne comprenez-vous pas? Il est devant vous. Oh! il faut que vous le voyiez. Et il faut que vous me le rappeliez si j'oublie. »

Non. Il n'avait pas pu dire cela assez fort. Cela n'avait pas traversé la surface huileuse et argentée. Soit. Il était trop fatigué pour l'expliquer de nouveau. Il faudrait se le rappeler quand il se réveillerait.

Puis, ce fut le néant. Quand il reprit conscience, un système de sensations complètement nouveau s'empara de lui.

II

Les larges pelouses des jardins d'en haut s'étaient en or et vert sous le chaud soleil d'après-midi, avec un fond de bois ombreux. Elles étaient coupées, ici par une terrasse bordée d'un flamboiement de fleurs, capucines, giroflées et roses grimpances, là par un moelleux mur de briques, là par de larges allées conduisant lentement vers le parc. Et un peu plus bas, au flanc de la colline, s'élevait en péle-mêle les toits, coiffés çà et là de tourelles par les contemporains des Tudors et des rois Georges, les murs gris percés de fenêtres et les restaurations fragmentaires en vieilles

briques du château de Manningham-Hall. Plus bas, la vallée rêvait sous le soleil.

C'était cette sorte de demeure qu'on voit seulement en Angleterre dans sa perfection, une combinaison de l'art et de la nature où chacun d'eux semble être l'autre. Le parc, en dessous de la maison avait un air cultivé et ordonné; les jardins, un aspect de simple nature. L'appareil de briques des bâtiments avait été ramené par le temps au ton assourdi du grès primitif. Tout était achevé jusqu'aux plus petits détails. Il n'y avait rien de l'artifice prudent d'un château français, rien de la sauvagerie voulue d'une villa italienne. Ce pouvait être le symbole de la vie d'un homme pour qui les conventions sont devenues des lois éternelles, et les lois éternelles des conventions.

Mais les jardins avaient cet après-midi un air étrange, déserté, presque troublé. Dans le centre de la grande allée qui montait rapidement par degrés et par paliers, traînaient une brouette, encore chargée de pots de fleurs et un ou deux instruments de jardinage. Même un gilet abandonné témoignait de la hâte avec laquelle le travail avait été interrompu. La porte du jardin potager du nord laissait voir à l'intérieur un chariot de fumier apparemment abandonné sur-le-champ; et dans un petit enclos, sous les grands arbres, un poney encore vêtu de ses jambières de cuir et de son harnais, dételé de la tondeuse, broutait l'herbe d'un air surpris, levant de temps en temps la tête comme pour chercher son maître qui l'avait quitté si brusquement quelques minutes auparavant.

Pourtant, si le jardin derrière la maison était désert, l'esplanade de gravier devant la façade était bien loin de l'être. Deux voitures et une automobile y étaient rangées, et deux domestiques en livrée, graves et silencieux, attendaient sur les degrés du porche, tantôt surveillant l'intérieur frais du hall, tantôt échangeant un coup d'œil ou un signe de tête avec les cochers. Les êtres vivants qui stationnaient ainsi n'étaient pas moins évocateurs d'une crise que le vide et le silence de l'autre côté.

Ainsi passaient les minutes. Du village situé en bas du parc montaient les petits bruits coutumiers de l'été: le trot d'un cheval, l'aboïement d'un chien et le bourdonnement de quelque machine, intermittent comme le violon d'une sauterelle.

Une grille claqua et, aussitôt, un petit télégraphiste essoufflé arriva sur une bicyclette. Il sauta à terre sans un mot, tendit deux ou trois télégrammes à l'un des domestiques qui disparut à l'intérieur de la maison, et s'assit sur la borne-montoir. Quelques minutes s'écoulèrent encore dans le silence, puis le domestique reparut, murmura quelques mots et tendit des papiers au petit télégraphiste qu'il relança à toute allure vers le village au bas de la colline. D'autres grilles claquèrent, diminuant, et tout rentra dans le calme, troublé seulement par quelque ruade des chevaux et le grommellement d'un cocher. Le chauffeur s'était adossé à un des piliers du porche, masqué à la vue des fenêtres, et fumait une cigarette qu'il tenait dans le creux de sa main.

Dix minutes plus tard, une grille claqua encore et deux cavaliers, une femme suivie d'un groom, arrivèrent en hâte.

C'était une grande jeune fille, d'aspect attrayant, qui sauta de son cheval, dit tout bas quelques mots à l'un des domestiques et releva son amazone avant de monter les marches; et il y avait en elle une certaine énergie vive et impérieuse, un air de confiance et de présomption qui l'auraient signalée à un étranger comme une personne de quelque importance.

— Oui, my lady, murmura le domestique... Oui, my lady. Sir James Martin est arrivé il y a une heure en auto... Non, my lady, il paraît qu'il n'y aura pas d'opération.

La jeune fille fronça un peu les sourcils, comme pour réfléchir, serrant ses lèvres fraîches tandis que passait sur son clair visage une expression anxieuse, intriguée. Elle hésita un instant, puis elle monta énergiquement les marches pendant que les portes vitrées s'ouvraient devant elle; on la vit encore dans le hall parler en faisant des gestes au grave maître d'hôtel. Finalement, elle disparut dans l'intérieur de la maison, et les minutes recommencèrent à passer.

Le personnage qui rejoignit ensuite le groupe fut un ecclésiastique venant de l'intérieur de la maison, un prêtre d'âge moyen, l'air extraordinairement bouleversé. C'était un homme solidement bâti, sans grande personnalité, rougeaud et débonnaire, avec des cheveux noirs semés de blanc qui dépassaient de sa barrette. Il tenait à la main quelques objets, un livre, un bout de ruban violet et une petite boîte recouverte de cuir. Il apparut d'abord

hésitant dans le hall, puis il sortit brusquement, fit un signe de tête à l'un des domestiques qui souleva son chapeau, et il s'arrêta encore.

— Non, Pat, dit-il à voix basse. Il n'a pas sa connaissance, c'est inutile.

Il secoua gravement la tête, descendit les marches, tourna à droite et disparut, nerveux, anxieux, par la porte d'une petite tourelle percée d'une fenêtre qui semblait être celle d'une chapelle.

Le soleil commençait à s'incliner davantage vers l'ouest, et l'ombre de la maison s'était étendue sur les voitures et les hommes avant qu'aucun autre incident marquant se produisît; et celui-ci fut d'ordre général plutôt que particulier, un simple frémissement, mais beaucoup plus saisissant qu'un coup de canon.

D'abord, quelque part là-haut, une fenêtre s'ouvrit et l'on entendit une voix parler dans un chuchotement rapide à quel qu'un dans la maison; puis on perçut des pas précipités. La porte de la tourelle s'ouvrit brusquement; de nouveau, le prêtre apparut, nu-tête cette fois; il escalada le perron en courant et disparut dans la maison. Les domestiques sous le porche échangèrent des regards et rectifièrent un peu leur attitude, comme pour une attente, et le chauffeur remit hâtivement en place une troisième cigarette qu'il venait de sortir de sa boîte. Alors, de quelque part derrière la maison surgit un domestique qui courait, tout en enfilant son veston; il agita une main d'augure vers ses camarades de la porte, courut jusqu'au bas des pelouses et disparut. Les domestiques se regardèrent et secouèrent la tête un peu féroce-ment. Puis, comme des pas résonnaient sur les dalles du hall, leurs visages reprirent leur aspect de masques.

C'était une petite procession qui approchait; et le chauffeur, apercevant son maître à travers les portes vitrées, bondit vers la voiture pour tout mettre en ordre.

D'abord s'avancait un grand homme maigre et voûté, au visage d'artiste entouré de courts favoris gris; il passa la porte en esquissant une sorte de révérence comme pour s'excuser de son rang auprès du petit docteur trapu qui le suivait. Le maître d'hôtel, très grave et sérieux, venait ensuite et attendait le dernier ordre qu'on avait à lui donner.

Mais pas un mot ne fut prononcé. Les deux médecins restaient là avec, sur leurs visages, une expression de certitude éloquente et attendaient silencieusement la mise en marche de l'auto. Sir James Martin, le spécialiste, enfilait soigneusement ses gants, puis il glissa ses bras dans le manteau qu'un des domestiques lui présenta. L'autre médecin attendait, méditatif et sérieux, que son compagnon fût prêt. Un petit garçon, vêtu d'une courte veste rayée, accourut sur un geste du maître d'hôtel et descendit ouvrir la grille pour le passage de l'auto.

Cependant, au moment où sir James s'effaçait pour faire monter son compagnon devant lui, il y eut de nouveau un pas dans le hall, et la jeune fille qui était entrée une heure auparavant sortit en hâte.

— Un moment, sir James, fut-elle.

Ils firent quelques pas en dehors du porche, sur la bande de gazon qui courait sous les fenêtres. Mais ils n'étaient pas assez loin pour que leurs voix fussent tout à fait imperceptibles; et le domestique qui se trouvait le plus près d'eux saisit au moins des fragments de ce qu'ils disaient, pour les raconter plus tard, les enjoliver, et les exagérer au delà de toute raison, à cause du miracle qui suivit.

— Je le sais, dit la jeune fille, mais elle ne le croit pas. Que puis-je faire?

Un murmure lui répondit :

— Redites-le moi, exactement. Je peux le lui apprendre petit à petit. Vite, s'il vous plaît. Il faut que je retourne auprès d'elle tout de suite.

Le domestique entendit seulement des fragments de la réponse.

— Syncopé... oui, cela veut dire un arrêt du cœur... Pas l'ombre d'un doute. Suggérez-lui...

— Elle ne veut pas en entendre parler.

— Oh! c'est bien naturel. Pauvre enfant... Vous trouverez demain...

— Naturellement, je passerai la nuit ici.

— Laissez les infirmières faire tout de suite leur office. Elle comprendra mieux alors... Un certificat de décès... Certainement.

Et ainsi, après quelques instants, ils revinrent tous deux, et le moteur commença à ronfler.

Alors le miracle se produisit. Comme la jeune fille, avec son vi-

sage peiné et ses yeux angoissés, attendait encore sur les marches, le maître d'hôtel debout derrière elle; comme sir James, après que la portière de l'auto eut été refermée et que le chauffeur fut remonté sur son siège, soulevait déjà son chapeau, alors on entendit une ruée soudaine de pas dans le hall. La porte vitrée s'ouvrit violemment, et une femme de chambre française apparut en haut des marches, le visage convulsé de terreur, divaguant :

— Il vit!... il vit!... Oh! mon Dieu!... Les mouvements... on a vu... Mad... e... vu... Il a parlé.

Il y eut un instant d'immobilité glacée, puis sir James bondit de sa voiture jusqu'en haut des marches; et un torrent s'engouffra dans le hall et disparut, un torrent d'hommes et de femmes, courant comme une meute, plus terrifiés, semblait-il, à la nouvelle, même douteuse, d'un retour à la vie que par l'invasion certaine de la mort.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

— Oui, dit doucement la jeune femme, le docteur vous permet de parler une demi-heure, pas plus. Racontez-moi, Jack.

Les deux larges fenêtres de la chambre regardaient les pelouses et les bois au sud de la maison, et dans le silence de midi on entendait le roucoulement satisfait des pigeons à un demi-mille de là. Sous les fenêtres, dans une petite cour pavée, une fontaine clapotait doucement dans son bassin.

La chambre elle-même ne méritait pas de signalement. Elle ressemblait à cent mille autres, disséminées dans les maisons de campagne où le public aisé s'installe pour être tout à fait confortable. Une table de toilette entre les fenêtres étincelait d'objets d'argent. Il y avait un épais tapis pelucheux sur le parquet, de grands rideaux de chintz aux fenêtres, une haute cheminée de marbre blanc, beaucoup de meubles d'acajou d'aspect opulent, une chaise longue de chintz au pied du lit et, couché entre les rideaux de chintz du lit, le jeune homme qui, selon toute apparence, avait eu une très remarquable syncope dont il était revenu. Et sa femme était assise auprès de lui, une jeune femme d'environ vingt-deux ans, petite, jolie, assez pâle. Ils étaient mariés depuis trois ans, en fait, depuis que l'oncle d'Amérique de Jack était mort, le laissant très riche.

De Jack Weston lui-même, il n'y a pas grand-chose à dire. La chose la plus remarquable qu'il eût accomplie dans les vingt-cinq années de sa vie était la guérison de cette syncope que sir James Martin avait prise pour la mort. Et la seconde chose remarquable chez lui était d'avoir fait, ces deux dernières années, les matches de cricket amateurs contre professionnels, et comme tous les écoliers le savaient, d'avoir trois semaines avant sa maladie, fait cent soixante-douze *runs not out* contre les Sud-Africains. Outre ces faits, et l'héritage d'une immense fortune trois ans auparavant, il n'y a rien de particulier à dire de lui. Il était fils unique; ses parents étaient morts quand il était au collège des jésuites de Stonyhurst. Il avait été à Oxford et il avait épousé Mary. Ils étaient tous deux catholiques et l'avaient toujours été, et il y avait dans cette maison une chapelle qu'ils mettaient généreusement à la disposition des catholiques du village et du Père Banting. Jack était un homme normal, agréable, franc, net, sans aucune subtilité.

Jack changea un peu de position sur ses oreillers et serra plus fort la main de sa femme.

— Il m'a permis de parler, n'est-ce pas? Eh bien, je vais essayer.

Ses yeux bleus errèrent sur les bois lointains pendant qu'il cherchait ses premiers mots, et sa femme remarqua avec un indéchiffrable frémissement l'aspect sain, vigoureux de son visage hâlé et de son cou robuste contre l'oreiller bordé de dentelles. Certainement, le hâlé avait un peu pâli pendant ses quinze jours de maladie et la main qui tenait celle de sa femme aurait pu, sans inconvénient, être plus forte; mais il n'y avait plus sur son visage cette mortelle teinte grise qui s'y assombrissait d'heure en heure pas plus tard qu'hier soir, et qui s'était tout à coup éteinte, faisant place à cette horrible pâleur qui l'avait fait tomber à genoux, prête à crier. Certainement, il y avait encore sur son visage une drôle d'expression, mais cela passerait. La main de la jeune femme se referma dans une étreinte plus serrée sur celle de son mari, comme elle s'installait pour écouter.

— Oui, Jack, une demi-heure, dit-elle, et ensuite il faudra vous reposer avant le lunch.

Il tourna les yeux vers elle et sourit.

— Très bien, dit-il. Maintenant, écoutez-moi, s'il vous plaît. Je voudrais vous demander, d'abord, de me répéter ce que disent les médecins. Non, non; je ne pas veux parler de l'avenir — je sais que ça va bien — mais d'hier.

Elle avala sa salive. C'était terrible de parler d'hier.

— Oh! ils disent que c'était très remarquable... Ils... Ils croyaient...

Elle ne put pas continuer.

— Oui, dit la voix tranquille; ils croyaient que j'étais mort? Ils ont quitté la chambre?

Elle serra sa main plus fort, en réponse.

— Merci, je le pensais. Et l'un d'eux était sir James Martin, je crois?

— Oui.

Il se tut un moment.

— Et ils avaient parfaitement raison, dit-il tout à coup. J'étais mort... Non, ne m'interrompez pas. Ecoutez bien.

Il se déplaça un peu sur ses oreillers.

— Mary chérie, il faut que je vous le dise et qu'il n'en soit plus question. Vous comprendrez tout de suite pourquoi.

Elle recula un peu, sans lâcher la main de Jack; et un martellement rapide et sourd commença d'animer son cœur, signe d'une violente tension nerveuse, maîtrisée par la volonté.

— C'est vers trois heures que j'ai senti que j'allais sûrement mourir. Je n'avais pas la moindre peur, et même presque pas de curiosité. Je suppose que j'étais trop faible. Je sais que j'aurais dû alors faire appeler le Père Banting. Non, je ne l'ai pas fait. Ça m'était absolument égal. Cela me semblait tout à fait... tout à fait extérieur et inutile. Je ne désirais que rester tranquille. Cela dura quelque temps. Non, je ne peux pas décrire cet état. Il me semblait que je glissais doucement sur la pente d'une colline, jusque dans le noir. Je me rappelle avoir pensé que la religion n'était que mensonges. Cela n'avait rien à voir avec les faits. C'était là le seul fait : cette obscurité. C'était la fin. Alors les choses changèrent et je commençai à rêver toutes sortes de choses l'une après l'autre, se rapportant à mon père et à ma mère, à des promenades à cheval, et à des bains. Il y avait aussi je ne sais quelle bêtise à propos de l'eau, mais je ne peux pas me la rappeler (Jack sourit). Pourtant cela semblait alors terriblement important.

Bon, ça ne fait rien. Tout cela disparut encore et, après quelque temps, je retombais dans le vide absolu, ayant seulement conscience que j'étais moi.

Je ne sais pas le moins du monde quelle heure il était. Mais il me parut d'abord que tous mes sens n'avaient quitté, sauf l'ouïe. Cela dura longtemps. Je ne pouvais pas remuer, ni parler, ni rien sentir; mais je pouvais entendre, bien après que tout le reste fut parti. J'entendais. J'entendis le Père Banting entrer. Vous connaissez sa façon de respirer par le nez? Et j'entendis ce qu'il disait : l'absolution, l'extrême-onction et les prières. J'entendis des quantités de choses. Quelle heure était-il?

— C'était vers cinq heures et demie, dit Mary haletante.

— Très bien. Quelque temps après commença un bruit formidable et cela continua, soit de plus en plus fort, soit de plus en plus doucement : je ne sais pas lequel. Il n'y avait rien d'autre, rien que ça. Cela sembla durer des jours et des jours. Et alors, je suppose que cela cessa. En tout cas, ce fut la dernière chose avant...

Il s'arrêta soudain.

— Oh! Jack! Assez.

— Il le faut, chérie. Je dois vous le raconter, pendant que je me le rappelle. Vous allez tout de suite voir pourquoi. D'ailleurs, ce n'est pas... ce n'est pas exactement effrayant. Voilà, nous allons arranger la chose comme ceci. Nous dirons que j'ai rêvé. Voilà le rêve.

— Je rêvais que j'étais debout au pied de mon lit, me regardant moi-même. Je pouvais me voir très nettement. Vous étiez là, et lady Sarah derrière vous. (Il désigna de la tête l'endroit où elle était assise). Sir James était de ce côté, sa montre à la main, et il tenait sa main gauche. Le vieux Basing était au pied de mon lit à côté de l'endroit où j'étais moi-même. Et les deux infirmières étaient près de la porte du cabinet de toilette. Vous, vous embrassiez ma main droite, et après un ou deux baisers, vous avez paru subitement effrayée. Alors je me regardai encore et je vis que j'étais mort. Sir James ferma sa montre et se redressa.

Puis il tira le drap sur ma tête et fit le tour du lit, et vous dit quelque chose pendant que lady Sarah s'emparait de vous...

— Oh! Jack! Arrêtez, arrêtez.

— Ma chérie, je dois continuer. Je laisse cette partie-là de côté.

— Quand sir James et le vieux Basing descendirent, je les suivis. J'étais seulement terriblement intéressé. Et comme je me trouvais sur les marches, je vis lady Sarah sortir et dire quelque chose à sir James. Alors ils allèrent sur le gazon, près de la borne, vous savez, à gauche. Et alors quelque chose arriva.

Il tourna ses yeux droit sur elle avec un regard extraordinaire. Pendant un instant elle le crut fou. Puis son regard se détendit et il sourit.

— J'ai presque fini, dit-il, mais voici le point essentiel. Je vis qu'il était temps de partir. Je ne sais pas pour où, mais c'était alors; et alors, en un instant, je vis que tout cela était vrai, que... que la religion catholique était réellement vraie, non pas seulement d'une espèce de façon pieuse, vous savez, mais solide, solide comme un roc : le jugement, l'enfer, le ciel et tout le reste. Et que je devais aller rendre mes comptes... Il y avait toutes sortes de gens autour de moi, qui me regardaient. De vraies personnes, vous savez... C'était, c'était horrible.

— Jack, je vous demande de ne plus me dire un mot. Pourquoi ne pas attendre un jour où...

— Je ne peux pas. Je pourrais oublier. Je dois vous le dire avant d'oublier. En outre, je suis très bien, maintenant, vous savez. Oh! je ne vais pas encore recommencer à mourir.

Il n'y a pas de mots qui conviennent. Tout ce que je peux dire, c'est que c'était aussi réel que des tables et des chaises, et même beaucoup plus réel. C'était entièrement réel, du commencement à la fin; et... et je savais que j'avais gâché toute mon affaire. Je... j'avais une peur mortelle.

Je luttais alors terriblement. Je ne sais pas contre quoi. Mais c'était tout à fait inutile. Non, je ne vis personne à ce moment-là, ni même rien; tout était reparti. Ce que j'avais vu en dernier avant de voir cette foule de gens, c'étaient lady Sarah et l'homme près de la borne. Oh! et deux voitures et une auto. Et, je crois, un ou deux chevaux par-dessus le marché. A qui était l'auto? Ce n'était pas une des nôtres.

— Sir James était venu de Londres en auto.

— Où en étais-je? Ah! oui. Cette lutte. C'était l'enfer même. Je n'ai pas idée du temps que cela dura. Tout ce que je savais était, que je ne pouvais et ne voulais pas aller à cet... endroit, ce je ne sais quoi, où je devais aller. Et alors quelque chose arriva — je ne sais pas quoi. — Tout ce que je sais, c'est que je n'y avais pas de part. Quelque chose s'empara de moi et m'emporta. Je pensais que c'était la phase suivante. Mais la première chose dont j'eus conscience fut d'être dans mon lit, et vous sanglotiez. Je ne pouvais pas vous voir, mais je vous entendais et je sentais les draps du lit.

Mary fit un immense effort pour être calme.

— Mon chéri, vous avez fini maintenant, n'est-ce pas? Je crois vraiment que la demi-heure...

— Pas tout à fait. J'ai bientôt fini. Plus qu'une ou deux questions. Dites-moi si tout ce que j'ai dit était vrai? Oui, n'est-ce pas? Naturellement.

— Eh bien! hum!... nous étions certainement comme ça dans la chambre... Mais, vous savez, vous nous voyiez. Cher Jack, soyez...

— Et en bas. L'auto, et le reste?

— Naturellement, vous aviez entendu l'auto arriver et vous vous l'êtes rappelé après.

Il secoua la tête.

— Bon, nous nous en tiendrons là. Et lady Sarah et sir James?

— Je... Je crois qu'ils ont parlé ensemble à cet endroit-là pendant quelques minutes.

— Et vous ont-ils dit que j'étais mort?

— Ils... ils le croyaient. Mais ils avaient tort, vous savez, cher Jack. C'était seulement ce qu'on appelle une léthargie.

Il ne répondit pas à cela; mais elle le vit sourire de satisfaction intime et comprit que sa conviction était inébranlable. Elle se leva, tenant toujours sa main et entrelaçant doucement leurs doigts. Naturellement, tout cela passerait dans un jour ou deux, se dit-elle.

— Votre bouillon... commença Mary.

Il ne sembla pas entendre et elle dégacha tranquillement ses

doigts. Il rentra sa main sous les draps comme sans y faire attention.

— Vous voyez naturellement que cela change tout dit-il paisiblement.

— Qu'est-ce que cela change ?

— Eh bien ! tout, vous devez le comprendre. Je ne peux absolument pas continuer ce genre de vie... d'imbécile. J'ai une nouvelle chance à courir. Dieu merci, et je jure bien...

On frappa discrètement à la porte.

— Attendez, dit-il, du même ton tranquille, Je voulais seulement vous en prévenir. Ce ne serait pas bien de ne pas le faire. Je désire que vous y réfléchissiez. Je pense que vous verrez...

— Jack, je ne veux pas entendre un mot de plus. Vous pourriez m'en reparler demain.

Il la regarda avec un faible sourire d'excuse.

— Très bien, je serai sage, dit-il. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit. Et, oh ! n'oubliez pas le Père Banting. Il faut que je le voie cet après-midi.

II

— Mistress Weston désire voir Monsieur le docteur, dans le petit salon, dès que Monsieur le docteur aura fini avec Monsieur.

Le docteur fit un signe d'assentiment et monta. Et quand il redescendit, il était plus troublé qu'avant. Il n'avait jamais vu pareil cas dans sa vie et il tenait de sir James Martin que c'était un cas unique dans l'expérience moderne. Voilà un homme que deux médecins avaient déclaré mort, si certainement mort qu'ils avaient quitté la chambre prêts à signer le certificat de décès sur-le-champ, s'il leur avait été présenté; en fait, ils étaient déjà montés ensemble dans l'auto pour aller le signer. Jusque-là, tout avait été conforme aux précédents; ils avaient redouté la syncope et la syncope était survenue et avait fait son œuvre. Aucun symptôme ne manquait... C'était hier, et aujourd'hui, il avait eu sa troisième entrevue avec le mort faible il est vrai, mais tout à fait convallescent et il en avait reçu une confirmation explicite et apparemment très lucide de son propre diagnostic et de celui de sir James, un récit détaillé, fait en dehors de toute fièvre et de tout délire, si enchaîné et si simple, et pourtant si follement impossible que les pensées refusaient de se formuler elles-mêmes. Ce n'était pas de la catalepsie, ce n'était aucune forme connue de la paralysie. Certains détails qui n'ont pas leur place ici avaient mis cela hors de doute... Oui, « léthargie » était un mot commode, qui ne signifiait rien de particulier, mais qui sonnait bien et qui, en tout cas, couvrait la réalité.

Il était donc un peu grave quand il entra dans le petit salon et que la jeune femme se leva pour le recevoir. Elle paraissait pâle et contrainte, mais qu'y avait-il d'étonnant à cela ?

— Quelles nouvelles, maintenant, docteur Basing ?

Il s'assit dans le fauteuil qu'elle lui indiquait et joignit les mains.

— Tout est parfaitement satisfaisant, mistress Weston. Température et pouls normaux. Encore un peu faibles; naturellement, cela demandera quelques jours; mais je ne vois pas de raison, à moins d'une rechute tout à fait imprévue...

Il s'arrêta brusquement.

— Ah ! dit le jeune femme. Et sir James ?...

— Il m'a dit qu'il n'avait pas besoin de revenir, à moins que quelque complication ne survienne. Il désire naturellement avoir des nouvelles. Vous comprenez que c'est un cas rare.

— Rare, oui; avez-vous jamais vu un cas comme celui-là ?

Il secoua la tête.

— Jamais tout à fait comme celui-là. Sir James l'affirme aussi. Autrement...

— Je comprends parfaitement. Vous voulez dire que vous n'avez jamais vu un cas semblable aller aussi loin et guérir.

— Précisément, mistress Weston. Bien sûr, ce n'était pas la mort (il eut un sourire incertain); ce n'était pas la mort, mais cela en présentait tous les symptômes du moins...

— Ah ! ce n'était pas la mort. Vous en êtes tout à fait sûr ? demanda-t-elle avec une impatience soudaine.

Il sourit, avec plus de confiance cette fois.

— Eh bien ! oui. Étant donné le cas, ce ne pouvait pas être la mort.

Elle resta un instant silencieuse.

— A-t-il... Mon mari a-t-il beaucoup parlé ce soir ?

— Un peu, mistress Weston. Je ne lui ai pas permis...

— Était-il tout à fait lucide et maître de sa pensée ?

— Oh ! certes, très lucide. Mais malgré tout...

Elle l'interrompit de nouveau.

— Et pas de fièvre, vous l'avez dit ? Pas de délire ?

Il secoua la tête.

— Il était parfaitement raisonnable, dit-il.

Mary se leva brusquement. Puis elle se tourna, à demi assise contre sa table à écrire, et y prit un coupe-papier d'ivoire.

— Docteur Basing, je désire vous poser une question directe. Je vous en prie, dites-moi la vérité. Son cerveau est-il touché ? Du moins momentanément, comme cela arrive après la fièvre typhoïde, par exemple ? Est-ce possible ?

— Pas le moindre signe de cela, mistress Weston. Il semble complètement normal sous tous les rapports.

— Ne semblait-il pas parler un peu à tort et à travers ?

— Son cerveau est aussi sain que le vôtre ou le mien.

— Ah ! (une pause). A-t-il... a-t-il parlé de religion ?

Il leva les yeux vers elle.

— Vraiment, non, pas un mot. Il a seulement répondu à mes questions.

— Et il n'y a pas même à craindre un trouble temporaire du cerveau ?

— Il n'y a pas la moindre raison de le craindre, en tout cas. Puis-je vous demander pourquoi vous m'en parlez ?

Mary hésita.

— Oh ! pour rien en particulier. Il ne semble pas tout à fait lui-même, c'est tout. Je voulais me renseigner. Vous a-t-il dit qu'il était réellement mort et qu'il s'était vu dans son lit, et ainsi de suite ?

— Il m'a dit quelque chose de ce genre. Naturellement, ce n'était qu'une illusion, une sorte d'auto-suggestion. Ces choses sont relativement fréquentes.

Mary médita un instant.

— Je comprends, dit-elle. Mais, vous savez, il croit qu'il est descendu devant la maison et qu'il a vu des choses qui... qui sont vraiment arrivées.

Le docteur eut un sourire rassurant.

— Cela fait partie de son état, dit-il. Il ne faut pas y faire attention. Tout cela disparaîtra quand il aura repris des forces.

Pendant un instant, elle joua silencieusement avec le coupe-papier, le retournant nerveusement entre ses doigts. Puis elle le posa et se redressa.

— Je vous remercie beaucoup, dit-elle brusquement. Bonsoir, docteur. Vous avez donné toutes vos instructions aux infirmières ?

— Toutes, mistress Weston. Je reviendrai donner un coup d'œil avant le dîner.

— Et... il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il voie le prêtre ? Il le désire beaucoup.

— Je pense qu'un quart d'heure de conversation avec lui ne lui fera pas de mal. Mais il ne doit pas s'animer.

— Oh ! je ne pense pas que le Père Banting l'échauffe dit la jeune femme en souriant.

— Eh bien ! bonsoir, mistress Weston.

— Oh ! à propos, dit Mary, le rappelant soudain, pourriez-vous me prêter quelque livre sur... ce genre de choses ?

Les yeux du petit docteur clignotèrent.

— Je... je ne comprends pas très bien. En principe, vous savez, nous ne prêtons pas de livres de médecine. Ils peuvent faire du mal. Voulez-vous dire un livre concernant les maladies comme celle de Mr Weston ?

— Je voulais plutôt dire un livre concernant les cas exceptionnels... comme le sien.

— Il n'y a pas de livre de ce genre, autant que je puis le savoir. Son cas est tout à fait exceptionnel, vous savez.

— Mais vous êtes sûr que ce n'était pas la mort ?

— Tout à fait sûr, mistress Weston.

— Bien... je vous remercie beaucoup, dit la jeune femme.

En traversant le hall, il se demandait dans quelle mesure il avait réussi à cacher sa propre perplexité. C'était un réconfort pour lui, en tout cas, que sir James eût été là et parût tout aussi déconcerté que lui.

III

Mais l'embarras du docteur n'était rien auprès de celui du prêtre, quand, une heure plus tard, il sortit de la chambre du

malade, et resta plongé dans ses réflexions tout le long du parc, jusque chez lui, dans le village. Sur le plan spirituel, la résurrection était un cas aussi exceptionnel que sur le plan physique.

Le Père Banting avait eu pas mal de fil à retordre pendant les deux années qu'il avait passées là. Ce n'était pas que le squire et sa femme fussent précisément irréligieux. Ils accomplissaient leurs devoirs avec une régularité suffisante : ils assistaient à la messe le dimanche; ils consentaient à ce qu'on utilisât leur chapelle, et, environ quatre fois par an, ils invitaient le desservant à dîner. Et c'était à peu près tout. L'atmosphère n'était donc pas idéale. Les cinq sixièmes des gens de la propriété étaient protestants et les catholiques ne se distinguaient pas par leur zèle. Il en résultait une sorte de torpeur respectable à laquelle manquait jusqu'à l'aiguillon stimulant d'une faute grave. Seulement, chaque proposition un peu inusitée faite par le prêtre rencontrait à Manningham Hall une attitude d'esprit qui rendait toute entreprise impossible. Le Père Banting se rappelait avoir proposé certains offices publics et des processions, et s'être heurté, non à une opposition, mais à la plus complète indifférence. Ce n'était pas que ces riches fussent mauvais. Au contraire, Jack était un excellent jeune homme, qui jouait brillamment au cricket et s'occupait convenablement de ses tenanciers; et Mary était une excellente jeune femme qui permettait de mettre ses plates-bandes à contribution pour orner l'autel, qui montait très bien à cheval, était extrêmement aimable et courtoise, et donnait avec modération son assistance financière à la mission. Ils étaient toujours très polis avec le prêtre, lui permettaient de profiter de raccourcis à travers le parc, lui envoyaient chaque saison une douzaine de faisans et une provision suffisante de raisin, et pas un instant ils ne prétendaient être autre chose que des catholiques. Et c'était tout ce qu'on pouvait en dire.

Eh bien! les choses semblaient changées maintenant et le Père Banting méditait sur ces changements tout le long du chemin. Il passa en revue les différents points.

Premièrement, le squire s'était confessé. Ça, c'était une chose à part, à laquelle il n'y avait même plus à penser : il l'avait fait. Durant ces deux dernières années, il n'avait accompli cette formalité que trois fois l'an, et même, en vérité, seulement deux fois l'année dernière; et jamais au mois de juillet.

Le second point était le chèque. Le Père Banting, une fois son rôle religieux terminé, avait été requis d'aller à la table à écrire et d'en rapporter un stylo, un carnet de chèques et un magazine, en guise de sous-main, et sur-le-champ, devant ses yeux stupéfaits, Mr Weston avait tiré un chèque de mille livres payable au Révérend James Banting, pour être employé à sa seule discrétion au bénéfice de la mission. De plus, avait fait observer Jack, ce don devait être considéré comme le commencement d'un acte de restitution. (Cela s'était d'ailleurs passé d'une façon parfaitement nette et franche, simplement et sans émotion.)

Le troisième point était l'étonnante série de questions que ce curieux jeune homme lui avait posées.

1^o Était-il possible, en n'importe quelles circonstances, à un homme marié d'entrer dans un ordre religieux et, en ce cas, sous quelles conditions?

2^o Le Père Banting voudrait-il être assez aimable pour exposer

en quelques mots quels étaient les signes habituels d'une vocation religieuse?

3^o Était-ce toujours un devoir pour un homme occupant une situation importante et pleine de responsabilités de garder cette situation coûte que coûte et, au cas contraire, dans quelles circonstances devrait-il faire table rase de toute sa vie passée, en tenant compte des droits que ses parents et ses amis pouvaient avoir sur lui.

4^o Que penserait le Père Banting de venir habiter le château? Les trois pièces de l'aile de la chapelle, jadis occupées par le prêtre de la mission, seraient mises à son entière disposition. Le Père Banting voudrait-il avoir la bonté d'y réfléchir et de lui faire connaître tout à l'heure son avis sur ce point?

Et ces questions aussi avaient été posées tranquillement et sagement, sans aucune apparence d'excitation exagérée, et les réponses avaient été écoutées avec attention. Aucune explication n'avait été donnée sur les causes de cette enquête.

Finalement, le Père Banting voudrait-il lui apporter la sainte communion demain matin; et voudrait-il annoncer publiquement à la messe que John Weston désirait exprimer sa gratitude au Dieu tout-puissant pour les grâces signalées qu'Il lui avait accordées en le préservant du grave danger d'une mort sans préparation.

— Vous pouvez arranger, ça comme vous voudrez, mon Père, dit Jack avec sérénité, mais en voici la substance. Rappelez-vous bien : une mort sans préparation. J'y tiens particulièrement ce n'est que juste.

Oui, voilà quelle était la situation. Et l'on pouvait seulement en conclure que Jack était devenu subitement fou, d'une façon tout à fait imprévue, mais très édifiante. Le chèque, bien entendu, ne devait pas être touché; en tout cas, pas avant une semaine ou deux; il fallait le mettre soigneusement de côté. Quant à l'annonce à l'église, il supposait bien qu'il devait la faire demain, puisqu'il en avait donné sa parole, mais il devait en atténuer les termes tant bien que mal; il ne convenait pas que le squire confessât publiquement son manque de préparation. Quel exemple!

C'était une situation très curieuse, pensait le prêtre en montant l'escalier de son assez misérable logement, dans la rue du village. Bien sûr, il ne fallait pas oublier cette extraordinaire guérison; mais les guérisons extraordinaires ne se terminent généralement pas par la folie du malade, même sous une forme qui semblait au prêtre très sensée. Il devait y réfléchir encore et avoir une bonne conversation avec Mrs Weston.

Mais, après tout, il était agréable de penser qu'il pourrait ne pas rester dans cet appartement un peu lugubre si loin de son église. Il regarda autour de lui, souriant sans le savoir. La fenêtre donnait sur l'arrière-cour d'une tannerie. Certainement, l'aile de la chapelle, avec la fontaine et le parc, présenterait plus d'agrément. Mais alors, quels seraient les arrangements domestiques? Ils pourraient être difficiles, si M. Weston était réellement fou; et, s'il ne l'était pas...

Le prêtre eut un petit mouvement de tête et s'assit pour dire son office.

ROBERT-HUGH BENSON

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIEPISCOPALE

pour la formation de régentes, avec cours préparatoires

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES

(6 années d'études)

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PÉDAGOGIE

Annexée à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Institut Saint-Louis, Bruxelles

conférant la licence et le doctorat en sciences pédagogiques

Pour renseignements s'adresser :

DAMES DE MARIE, — 68, chaussée de Haecht — BRUXELLES —

Institution Saint-Dominique

dirigée par les Religieuses dominicaines françaises

135, Chaussée de Waterloo, NAMUR

Enseignement primaire et moyen. — Humanités gréco-latines. — Préparation aux différents diplômes officiels. — Étude spéciale des langues française et anglaise. — Cours de Ménage. — Arts d'agrément.

Situation très salubre - Promenades fréquentes.

BELGIQUE

J'ai à vendre. en timbres de Belgique, quelques
 Paquets de 100 timbres tous différents à fr. 8.00
 — 150 — — 15.00
 — 250 — — 40.00



Achat de collections de toute importance
Faire offres à
A. WAROQUIERS
 Rue du Berceau, 18, ANVERS, Tél. 203,58
 Chèques Postaux 170,841

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

BOUCKOMS

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1835

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Opticrerie française et américaine: Exécution rapide
 et soignée des ordonnances de MM. les oculistes;

Même Maison en face au 48

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

BANQUE

DE

l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
 Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BERCHEM-lez-ANVERS

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit.
 Comptes à terme. — Comptes de quinzaine.
 Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M., de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

PROTÈGE les murs contre les intempéries

RÉSISTE à l'air salin

Application facile et économique

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE :

Établissements Fidèle MAHIEU

MARCINELLE-CHARLEROI

Atelier de Modelages — Carrelages

Tous matériaux de construction

ED. PAUL, P. REGIBO & C^o

AGENTS DE CHANGE

Maison agréée en Bourse de Bruxelles

1, rue du Gouvernement Provisoire, BRUXELLES

TOUTES OPÉRATIONS AU COMPTANT ET A TERME

Spécialité d'études et de
 documentation financière

LA MAISON RÉPOND A TOUTE DEMANDE DE
 RENSEIGNEMENTS PAR RETOUR DU COURRIER

Encre Antoine

OUR LE GROS :

CHARLES CORFU

Place des Martyrs, 7

Représentant-Dépositaire

BRUXELLES

Téléphone 229,64

Encre Antoine